PREMIÈRE ANNÉE. — N° 2. TOUS LES JEUDIS Jeudi 16 Avril 1908

L'ÉPATANT

16 PAGES

5c

POUR LA FAMILLE

Librairie OFFENSTADT
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (Xe)

ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise. 3 francs par an.
Province....... 3 fr. 50 —
Étranger....... 5 francs —

UNE COUPE DE CHEVEUX



Lorsque le petit Breton arriva à la caserne, son baluchon à la main, sa feuille de route cousue après le fond de son pantalon, afin de ne pas la perdre, le sergent de garde l'interpella.

— Comment t'appelles-tu?

— Jean-Marie Le Bihan.

— Ici, mon garçon, tu t'appelleras Clodion le Chevelu... ordre supérieur.



Et voilà pourquoi l'adjudant Absintalani fut si fort en colère, lorsqu'il aperçut ce jeune soldat à la longue chevelure blonde.

— Comment t'appelles-tu?

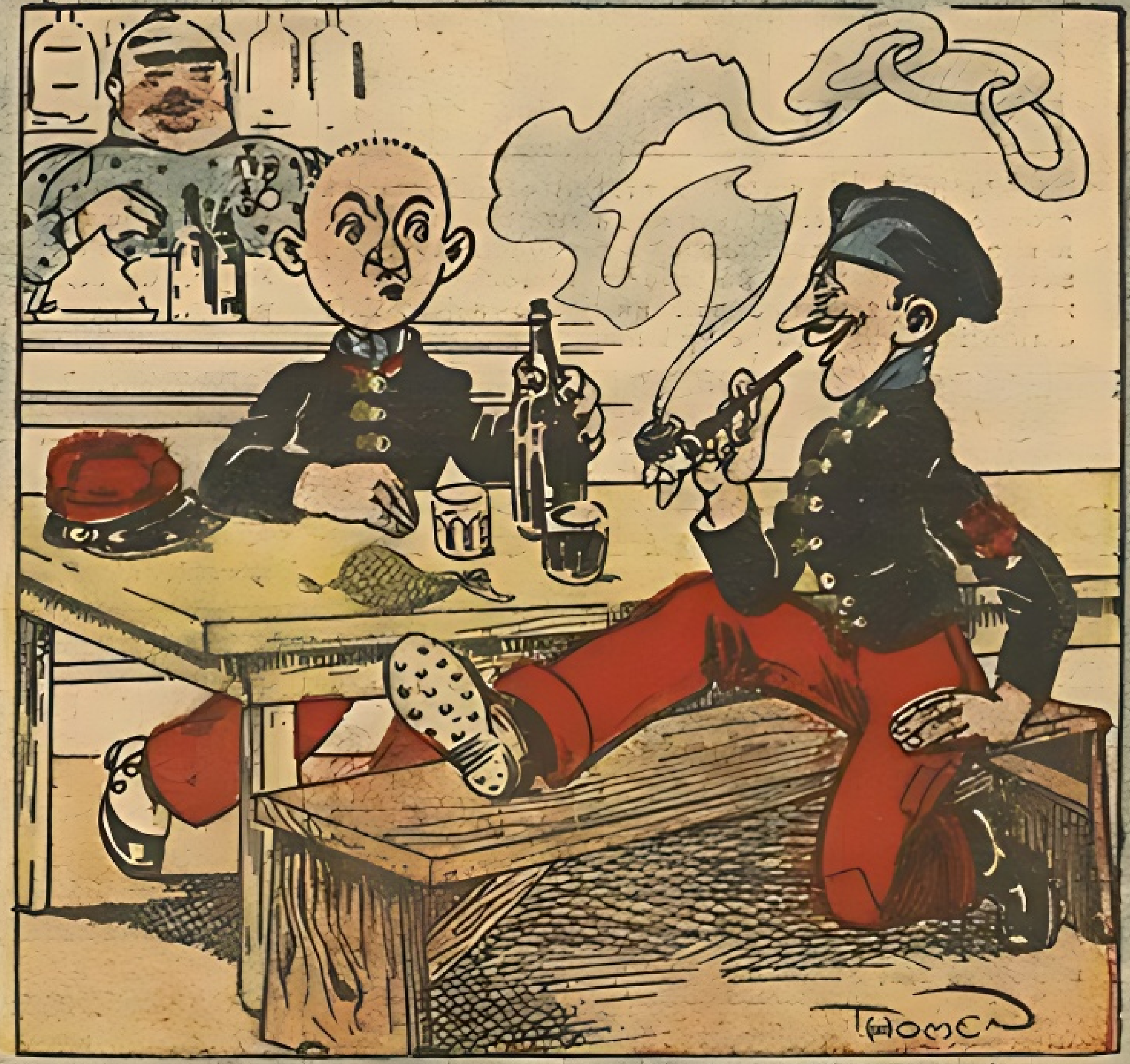
— Clodion le Chevelu!

— Ah çà! mais... m'est avis que voilà un particulier qui veut se payer ma figure; allez me chercher le perruquier.



Et quand le perruquier fut venu:

— Eh bien, mon garçon, dit l'adjudant à Clodion le Chevelu, né Jean-Marie Le Bihan, puisque tu veux jouer au roi mérovingien, nous allons comme qui dirait te déposer en grande pompe. Après ça, si ça ne plaît pas à ta tante Cunégonde (ou Frédégonde... j'm'en f...), tu iras lui dire que l'adjudant Absintalani a toujours 4 crans à sa disposition. »



Clodion le Chevelu, né Jean-Marie Le Bihan, se désola bien plus de la perte de ses cheveux que du discours auquel il ne comprit d'ailleurs rien. « Sèche tes larmes, mon vieux Chilpéric, lui dit amicalement Durabic; petite flûte soie en lui prenant le bras. Prélève plutôt quelques pièces d'or sur la dot Galswinte pour me payer un litre à la cantoche. Après quoi, je t'indiquerai gratis un moyen d'obtenir en cinq minutes une chevelure épatante. »

(Voir la fin page 2)

UNE COUPE DE CHEVEUX *(Fin.)*



« Vois-tu c'te mixture, mon vieux Mérovée? C'est avec ça que j'vais illico, subito, séance tenante t'infuser une toison ondoyante et légère. Je la fabrique moi-même avec du poil de caviar roulé dans le réglisse. C'est pour ça que ça coûte si cher, mais pour les amis je ne regarde pas à la dépense »



« Bouge pas, mon vieux Carloman, c'est pour ton bien. Le poil de caviar opère : v'là qu'il te pousse des favoris. Là. Maintenant, quelques accroche-cœur. Tu paries si Brunehaut va te sauter au cou comme une vieille médaille. »



« Victoire ! regarde-toi, mon vieux Clodomir, dans ce bout de glace qui m'a été donné par Saint-Gobain lui-même quand c'est qu'il faisait ses vingt-huit jours à la 3e du 2. V'là l'adjupi, moi je m'trotte pour qui m'fasse pas d'compliment, j'suis modeste. »



« L'adjudant Absintallani arrivait effectivement à grandes enjambées. Il s'arrêta devant Jean-Marie, hésitant à le reconnaître sous cette couche de cirage savamment disposée en favoris, accroche-cœur et moustaches, ce qui donnait au jeune soldat l'air d'un prince russe en petite tenue



« Tout ne tarda pas à être découvert, sauf, bien entendu, le vrai coupable, Durabio, petite flûte solo, n'ayant pas cru devoir décliner son identité à Jean-Marie. Ce dernier connut les douceurs du shampoing..



... et aussi celles de la salle de police. « A l'ours, le roi Mérovingien ! A la boîte, Cassion le Chevelu ! en cellule, le maire du palais ! » s'était écrié l'adjudant. Et vous savez tous qu'il n'y avait rien à faire contre ça qu'à obéir.

DÉVORÉS PAR DES ARAIGNÉES



Un soir nous étions, deux de mes amis et moi, installés devant des coktails dans un bar d'une petite ville du Colorado. Dans un des coins de la salle était assis un homme d'une cinquantaine d'années qui buvait silencieusement un verre de brandy. Soudain, au pied de la table, je vis une araignée et je m'écriais :

— Araignée du soir, espoir !

Tout à coup l'individu, qui, jusque-là, n'avait pas prononcé une parole, se leva brusquement et s'écria :

— Araignées ! qui parle d'araignées ?

Puis il s'approcha vers nous.

— Voulez-vous, dit-il en prenant une chaise, que je vous raconte une aventure qui m'est arrivée voilà bientôt trente ans ? Ah ! vous parlez d'araignées, eh bien ! écoutez-moi.

Il s'assit. Sa physionomie avait une expression bizarre, et, d'un ton étrange, il commença ce récit :

« En 1874, nous avions décidé de faire l'ascension de Ride-Peak et d'en explorer les environs.

« Nous étions quatre : Fenton, Scarby, Jentam et moi.

« Au bout de deux semaines de voyage, nous arrivâmes au pied des montagnes, dans un endroit aride et presque sans végétation.

« Çà et là, étaient d'énormes rochers et quelques troncs d'arbres rabougris.

« — Vous n'avez pas remarqué, dit un jour un de mes compagnons, comme nous nous arrêtions pour nous reposer et nous rafraîchir, la quantité d'insectes qu'il y a ici, et les nombreux rats qui infectent ces parages. »

« Comme il parlait, il mit son pied sur une énorme araignée, plus grosse que le poing, qui courait sur le sol.

« Il l'écrasa d'un bruit sec et un liquide gluant jaillit tout autour de sa botte.

« Presque au même instant, plusieurs autres araignées sortirent de dessous une grosse pierre comme pour venir voir ce qui s'était passé. Elles s'arrêtèrent et semblèrent nous regarder d'un air vindicatif et menaçant.

« Puis elles s'enfuirent précipitamment.

« — Je crois bien que j'ai senti une de ces araignées sur ma figure, la nuit dernière, continua-t-il. Il faudra faire attention. Il paraît que ces montagnes sont renommées pour ces vilaines bêtes. Tenez, justement, regardez donc ! »

« Deux gros rats couraient après une énorme araignée sur un gros rocher plat. Un instant après, l'araignée et les rats avaient disparu dans une crevasse.

« — On dit que ces rats de montagnes sont très dangereux, dit Scarby. Ils nous dévoreront si nous ne faisons pas attention. »

« Durant l'après-midi, nous avions parcouru pas mal de chemin, lorsque nous arrivâmes sur un plateau dont le sol était entièrement recouvert d'une épaisse couche de sable. Le soleil dardait ses rayons dessus et le sable semblait se mouvoir d'une curieuse façon.

« — Vous parlez d'araignées, dit Fenton en riant. Avez-vous déjà vu quelque chose de pareille ? »

« Nous avions depuis longtemps, dans des expéditions précédentes, été accoutumés à bien des surprises. Mais jamais de notre vie, néanmoins, nous n'avions vu semblable spectacle.

« Des milliers et des milliers d'araignées énormes couraient dans toutes les directions, se cognant, se renversant, et grimpant les unes sur les autres. On eût dit une fourmilière gigantesque, et une étrange odeur infectait l'air. Depuis plusieurs jours, nous avions senti cette odeur et nous nous étions demandé quelle pouvait en être la cause. En



arrivant sur le plateau, nous l'avions senti plus fortement encore. Cette odeur était celle qu'exhalaient les araignées.

« Comme nous avançions sur le plateau, une chose bizarre arriva. Le sable qui, un instant avant, avait été si grouillant, ne bougeait plus.

« Les araignées étaient toutes là, en face de nous, mais, d'un commun accord, elles avaient cessé de courir. Et chose étrange, toutes nous regardaient.

« Instinctivement, nous sentîmes que nous étions devenus un point de curiosité.

« — Oh ! les vilaines bêtes ! » dit Fenton en lançant une pierre dans le tas.

« En moins d'une minute, toutes les araignées avaient disparu. L'odeur répugnante imprégnait toujours l'air et au fur et à mesure que nous avancions, elle augmentait. Nous avions encore pas mal de chemin à faire pour sortir du plateau et gagner un endroit abrité où nous devions camper le soir même, aussi, nous marchions d'un pas rapide. En avançant, nous vîmes encore des araignées courant se cacher sous chaque pierre ; il y en avait partout, sur le sol et sur les rochers. De grosses brunes, au corps gras et ovale avec des pattes épaisses et velues. Je donnais un coup de pied dans un tronc d'arbre pourri qui se trouvait là et aussitôt deux ou trois cents araignées sortirent de dessous.

« — Ça devient inquiétant, dit soudain Jentam, qui parlait peu. Vous allez voir, ces immondes bêtes vont nous attaquer. »

« A ce moment, Fenton poussa une exclamation d'épouvante, et je sentis sa main me serrer fortement l'épaule. Fenton n'était pas un poltron, mais ce qu'il venait d'apercevoir eût suffi pour effrayer le plus brave.

« Là, à peine à cinquante mètres de nous, une masse brune formant graduellement le demi-cercle s'avançait doucement vers nous.

« Comme elle approchait, nous pûmes voir plusieurs milliers d'araignées s'empressant de rejoindre la masse qui augmentait au fur et à mesure qu'elle arrivait plus près.

« Une espèce de fascination nous cloua sur le sol, et nous regardâmes cette légion s'avancer vers nous. Soudain, toute l'horreur de la situation nous vint à l'esprit et nous terrifia tous.

« Qu'allions-nous devenir devant l'invasion de ces hideuses bêtes ?

« — Notre salut est dans la fuite ! dit âmèrement Jentam.

« — Fuir ! reprit Fenton, et où allons-nous fuir ? Regardez ! »

« Nous regardâmes autour de nous et nous vîmes ce dont nous ne nous étions pas aperçu tout d'abord. Nous étions complètement entourés.

« De tous les côtés, des milliers et des milliers d'araignées s'avançaient vers nous, se soulevant et s'abaissant comme des vagues, suivant les ondulations du terrain.

« — Tirons dessus ! » m'écriais-je en fourrant deux cartouches dans mon fusil.

« Les deux coups ouvrirent un sillon dans la masse, mais instantanément le sillon se referma et la masse ondulante continua d'avancer comme si rien n'était arrivé. Fenton et Scarby tirèrent ensemble les deux coups de leur fusil ; le sillon fut plus large, cette fois, mais se referma aussitôt. J'avais rechargé mon arme.

« — Tirons tous ensemble ! » cria Scarby.

« C'est ce que nous fîmes, mais à peine la fumée s'était-elle dissipée que le cercle effrayant s'était refermé.

« Pouvions-nous ouvrir une brèche avec nos fusils, et passer à travers pour fuir ? — Non. — C'était évidemment impossible, la masse s'étendait sur plus de cent mètres de tous les côtés, et de partout sortaient de nouvelles araignées qui venaient se joindre aux autres.

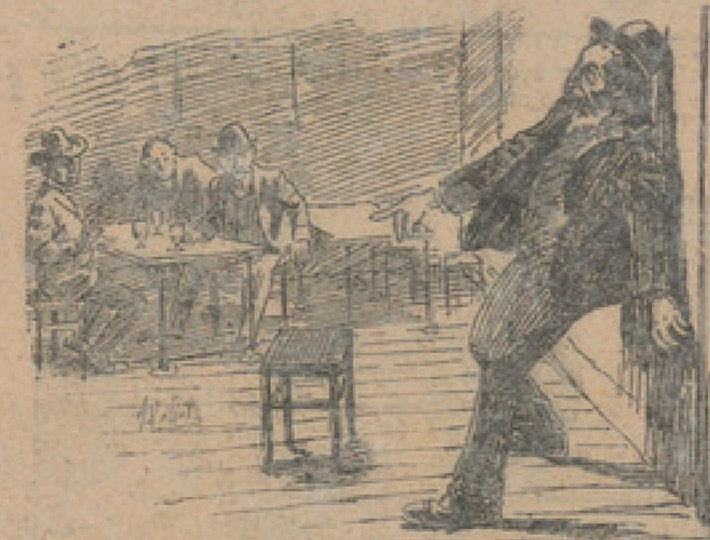
« Nous tirions décharge sur décharge, avec le vain espoir de les empêcher d'avancer.

« — Mon Dieu, nous sommes perdus ! cria désespérément Jentam en rechargeant son fusil pour la vingtième fois.

« Les canons de nos armes étaient devenus brûlants ; nous pouvions à peine les tenir et la masse fourmillante, comptant plusieurs millions d'araignées, s'approchait rapidement, nous cernant de plus en plus près.

« En quelques secondes, elles allaient être sur nous. Déjà, quelques-unes grimpaient après nos jambes. Soudain, je vis plusieurs araignées sur la figure de Scarby ; avec un cri de frayeur, il les repoussa, mais ses yeux commençaient à enfler, car les horribles bêtes l'avaient mordu cruellement.

A ce point du récit, l'homme s'arrêta, il tremblait de tous ses membres et il était dans



un état de surexcitation extrême. Subitement, il bondit de sa chaise et se recula jusque dans le coin le plus éloigné de la salle.

— Regardez-les ! regardez-les ! cria-t-il en fixant le parquet avec terreur.

« Sauvez-moi! sauvez-moi! Au secours! au secours! au secours!

Il sauta comme un fou à droite et à gauche, gagna la porte, et s'enfuit rapidement.

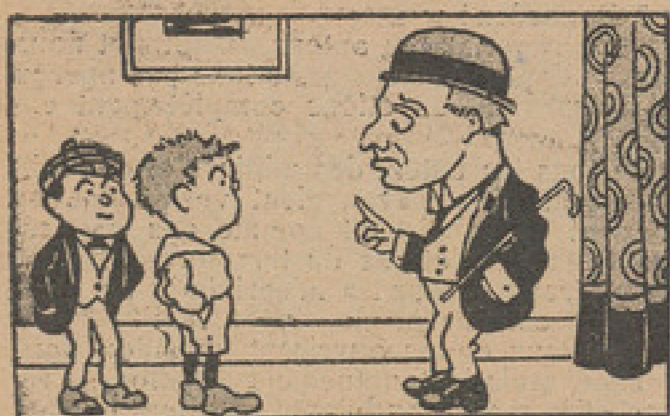
— Pauvre homme! dit alors le patron du bar, je m'en doutais, chaque fois qu'il raconte son histoire, la folie le reprend et il devient terrible.

— Et cette histoire d'araignées est vraie ? demandais-je au patron.

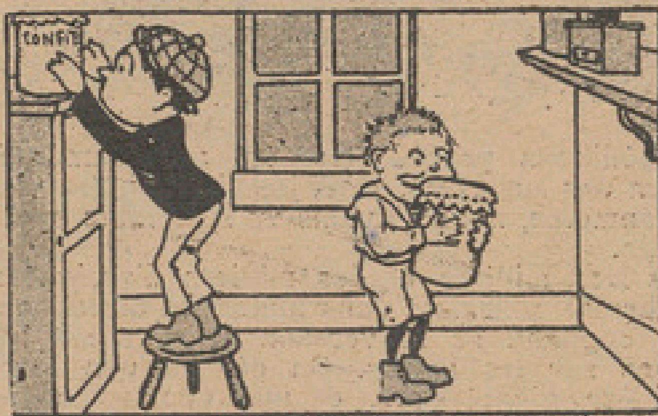
— Vraie! oui, et d'un bout à l'autre, soyez certain. J'étais encore un gamin au moment où l'expédition partit. Ils étaient quatre, deux mois après, il revint seul. Lui seul s'était échappé, mais il était complètement défiguré. Vous avez remarqué ces taches rouges qu'il a sur la figure, sur le cou et les mains ? eh bien! il en a également sur tout le corps. Il a été cruellement mordu, et ses compagnons ont été complètement dévorés. C'est un horrible endroit que le Ride-Peak ; beaucoup d'hommes sont allés dans ces montagnes, mais peu en sont revenus.

FORTUNIO.

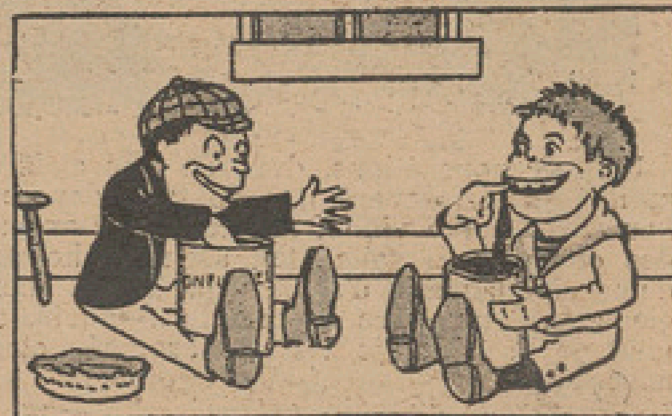
LE LAMPION



L'oncle Célestin doit s'absenter, aussi recommande-t-il à Toto et à Riri d'être bien sages.



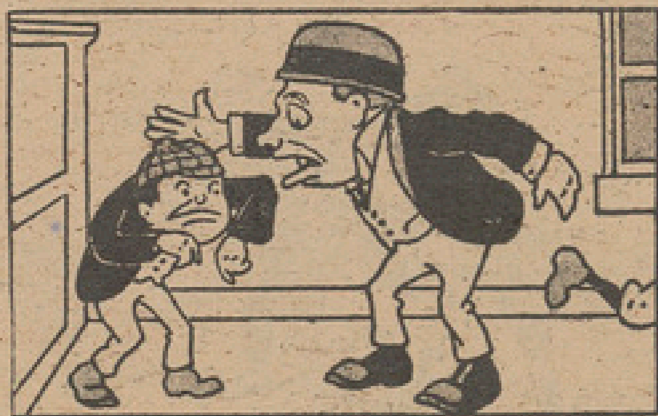
Dès que leur oncle est parti, Toto et Riri n'ont rien de plus pressé que d'aller dans la cuisine et de s'emparer des pots à confitures qui sont sur le haut du placard.



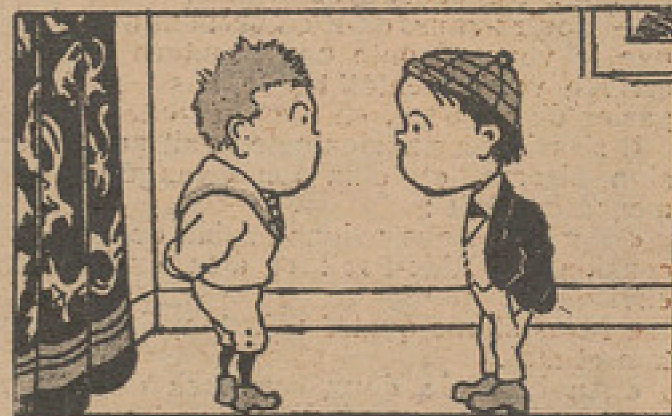
Les deux jeunes gourmands s'en donnent à cœur joie et se lèchent les doigts.



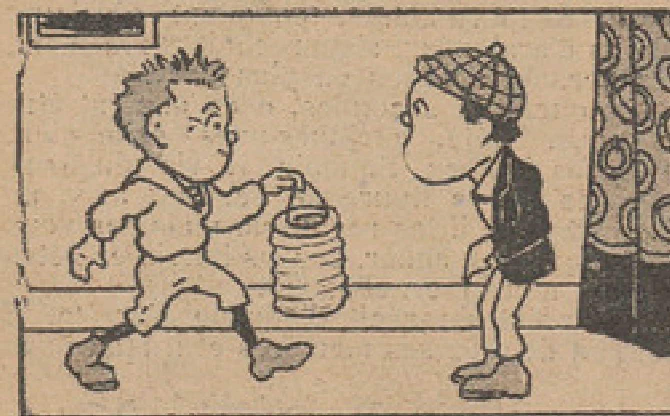
Ils sont tellement actionnés dans leur ouvrage qu'ils n'entendent pas rentrer l'oncle Célestin, qui les aperçoit dans la cuisine en train de se régaler.



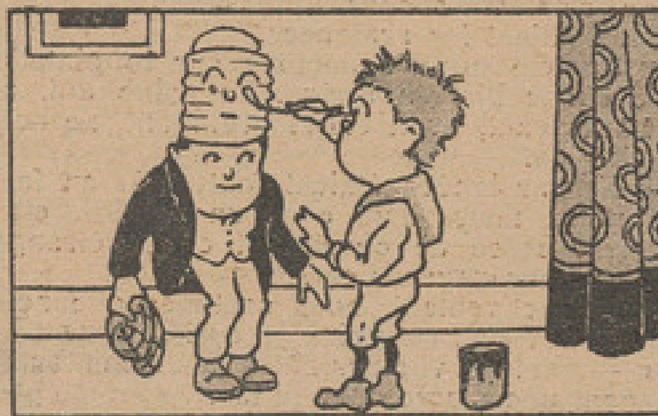
Il les surprend et vient troubler la petite fête. Riri s'enfuit au plus vite, mais, moins heureux que son frère, Toto reçoit une bonne calotte sur la tête, avant de pouvoir se sauver.



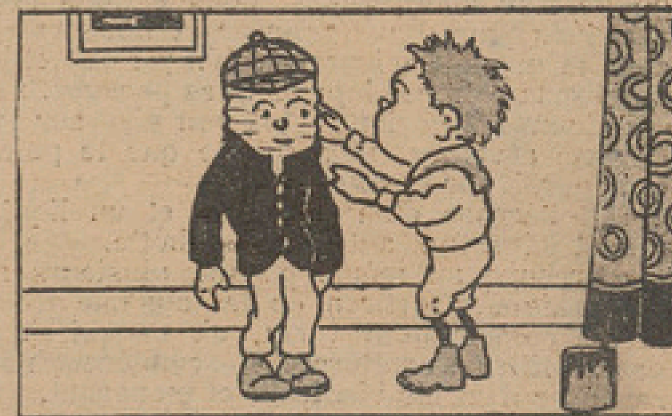
Furieux d'avoir été surpris, et surtout dérangés au meilleur moment, les deux jeunes gaillards en veulent à l'oncle Célestin. Toto n'a pas pu digérer la fameuse calotte, et tous deux complotent une petite vengeance.



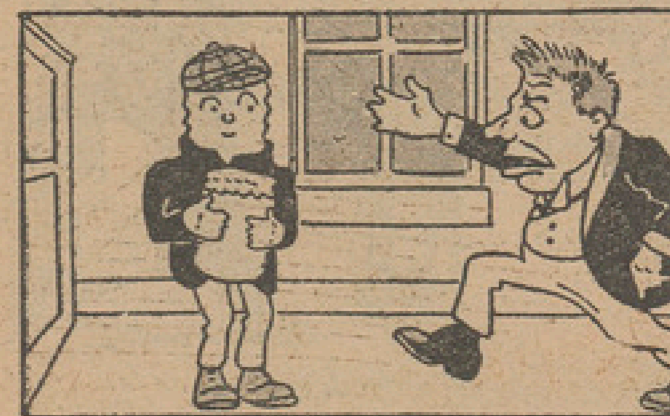
Riri a trouvé un vieux lampion parmi ses jouets. « Voilà notre affaire! » dit-il.



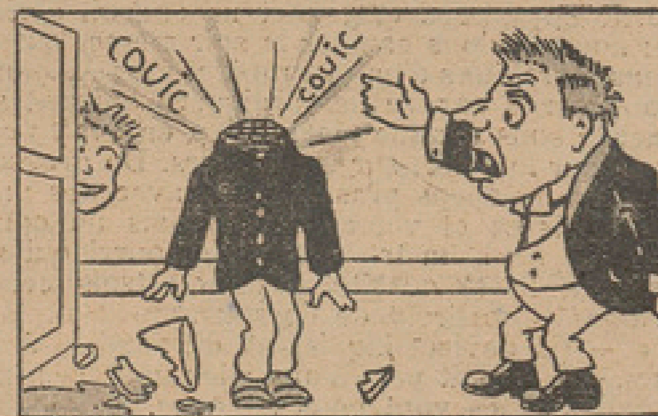
« Viens ici. » Et plaçant le lampion sur la tête de Toto, il trace dessus deux yeux, un nez et une bouche à l'aide d'un pinceau et d'un peu de couleur.



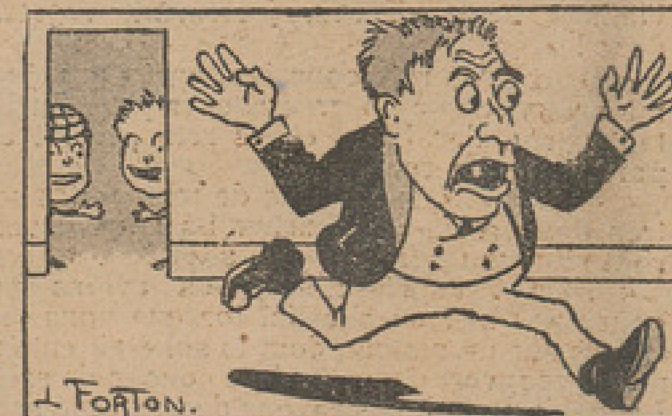
Toto enfonce sa tête dans le col de son veston, si bien que sa figure est complètement cachée. Seul, le lampion dépasse les épaules. Riri place la casquette dessus...



... et emmène Toto dans la cuisine. Là, il lui place un des pots à confiture dans les bras, et il se sauve. L'oncle Célestin, entendant du bruit, arrive de ce côté : « Ah! s'écrie-t-il furieux, te voilà encore après les confitures! »



« Tiens! attrape. » Et il administre, selon son habitude, une calotte sur la tête de Toto. A ce moment, le lampion s'affaisse sous la violence du coup et un gémissement se fait entendre. « Ah! mon Dieu! s'écrie l'oncle Célestin stupéfait et effrayé, je lui ai enfoncé la tête dans les épaules! »



Et, croyant avoir tué Toto, le pauvre oncle Célestin court à travers la maison comme un fou. Tandis que Riri et Toto, cachés dans la cuisine, s'amusent énormément de la frayeur du pauvre homme!



GRAND ROMAN D'AVENTURES INÉDIT

Par DANIEL HERVEY

I

(Suite.)

Et, tandis que le jeune homme brun, très ému, se laissait tomber sur un siège, attachant des yeux suppliants sur Harley, celui-ci poursuivit avec tranquillité :

— En quelques mots, docteur, voilà l'affaire : Pierre Audet que voici, chauffeur d'auto de son métier, ancien mécanicien de la marine, dont j'ai pu apprécier les qualités et que je juge un auxiliaire indispensable à notre expédition, était fiancé à une jeune fille. Le père ne voulait pas entendre parler de cette union, car il désirait la marier à un jeune homme très riche qui demandait sa main. Désespéré, il eut une discussion avec le père qui l'insulta et le blessa dans son amour-propre. Poussé à bout, il tira sur celui-ci les six coups de son revolver, qui l'étendirent mort à ses pieds...

— Mort ? s'exclama le docteur.

Pierre Audet se dressa livide.

— Oui, mort ! balbutia-t-il avec effort. J'avais agi la tête perdue ; et, quand je l'ai vu chanceler, tourner des yeux égarés, puis, tout à coup chavirer et s'étaler à terre, à mes pieds... je ne comprenais pas... Il a fallu que les autres s'écrient : « Il est mort !... Il l'a tué ! » pour que je comprisse ce qui était arrivé, ce que j'avais fait !...

Vallençais poursuivit :

— Pierre n'essaya même pas de se sauver. Il fût arrêté... Mais, ma conviction est que, si nous l'avions laissé juger, il eût été acquitté.

Les yeux de Pitache s'ouvraient sur le sens réel des événements de naguère, où il avait joué un rôle si passif... Cette foule, tout à l'heure, auprès du Palais de Justice, cette poussée, cette ruée, tout cela était prévu, machiné, dans le but de favoriser la fuite du prisonnier !... C'était fantastique !...

— Mais, objecta-t-il, s'il devait être libéré à quoi bon tout cela ?

Vallençais eut un geste.

— Cela nous aurait retardé, fit-il, avec sa froide tranquillité. Je voulais partir ce soir-même pour Saint-Nazaire, car j'ai un autre compagnon à embaucher avant de rallier Marseille.

Et, s'interrompant, il commanda :

— Enlève cette pelisse, Pierre... Passe dans le cabinet à côté, tu trouveras tout ce qu'il faut pour t'habiller... Fais vite et reviens.

Le docteur se jeta sur un fauteuil :

— Décidément, vous êtes effarant ! s'écria-t-il.

Harley allumait une cigarette.

— Avec Victor Collin, que nous allons prendre à Saint-Nazaire, et Soliman le noir, notre troupe sera au complet, dit-il. Victor n'est qu'un simple pêcheur, mais je le connais bien, car je l'ai eu à mon bord autrefois, durant deux campagnes... Il est presque illettré mais c'est la plus belle âme, le cœur le plus dévoué, le plus énergique, l'intelligence la plus droite, le caractère le mieux trempé que j'aie jamais rencontré dans le monde...

— Et, fit remarquer Pitache, Dieu sait si vous avez roulé sur terre... observé et fouillé l'humanité !...

— Passablement, en effet, reconnut Harley.

Il releva les yeux et aperçut Pierre Audet qui entrait, ayant revêtu un costume d'ouvrier en velours sombre, jersey noir montant et feutre à bords plats.

Harley l'examina.

— Parfait, dit-il. A présent, Pitache, je vais vous reconduire chez vous où vous avez quelques dispositions à prendre et votre valise à faire. Même recommandation qu'à l'amie Sol... Vous serez équipé là-bas... Et, s'il vous faut de l'argent, parlez... Tout. ce dont j'ai besoin, c'est qu'à huit heures précises, vous soyez sans faute gare d'Orléans, libre de tout souci, complètement à moi.

Pitache s'inclina, après une courte songerie.:

— J'y serai... tel que vous me désirez.

Dehors, Vallençais fit monter le docteur dans l'une des voitures qui attendaient au ras du trottoir, et se plaça dans l'autre, avec Pierre Audet.

— Allez, mon brave Pitache et soyez exact ce soir... Nous, nous avons encore pas mal de besogne à terminer, de notre côté.

Environ quinze heures plus tard les cinq voyageurs — Harley, le docteur, le nègre, le chauffeur Audet et Camille Sol, qui avait revêtu un costume d'homme, sous lequel elle paraissait un maigriot garçon de seize à dix-huit ans, — débarquaient sur le quai de Saint-Nazaire.

Laissant sa troupe à la gare, Vallençais partit immédiatement aux renseignements. Une heure après, il revenait, le visage empreint de contrariété.

— Collin est actuellement embarqué sur un bateau qui fait relâche à Bordeaux, pour cause d'avaries, expliqua-t-il. Nous voici obligés de faire un crochet pour le joindre.

Un train partait précisément, dans lequel les voyageurs se hâtèrent de se jeter.

Des instants monotones recommencèrent à couler, dans le bruit uniforme du train qui filait au travers des campagnes.

Pitache bavardait, fumait, voyageait d'un bout à l'autre du train, changeait dix fois de place et de position. Le nègre dormait à l'écart, une main posée sur l'entassement des valises. En face d'Harley, Camille Sol l'étudiait à la dérobée.

Le chef de l'expédition, tout en paraissant absorbé dans ses réflexions, ne laissait rien perdre de ce qui se passait dans le train.

A la nuit tombante, Camille le vit soudain se dresser et suivre, avec des yeux pleins de curiosité, un voyageur qui venait de passer devant leur compartiment.

— Qu'avez-vous ? murmura-t-elle intriguée.

Vallençais fit un signe recommandant la prudence, et feignit de s'endormir, renversé sur les coussins.

L'inconnu repassa avec lenteur, lançant un regard sur les voyageurs, regard qui s'arrêta avidement sur Harley. Celui-ci, sous ses cils baissés, ne perdait pas de vue le manège du personnage. Quand il eût disparu, Harley, se redressa soucieux.:

— Pitache, dit-il, nous sommes certainement filés.

Les voyageurs eurent un sursaut. Pierre devint très pâle.

— Capitaine, commença-t-il.

Harley lui imposa silence.

— Ne t'inquiète pas, je suis là... Du reste, il est probable que cette poursuite ne te regarde pas.

— Qui donc alors ? demanda le docteur mal à l'aise.

Harley, fit un geste évasif.

— Peu importe !... Si l'individu devient gênant, l'on avisera...

Et, s'interrompant :

— Vous avez bien examiné l'homme ?... Vous le reconnaîtriez, au besoin ?

— Certes ! affirma Pitache. Il est de taille moyenne, mince, le teint jaune, une moustache rare, des cheveux longs et noirs...

Harley haussa les épaules.

— Vous n'y connaissez rien, cher ami, pour établir une fiche physiognomonique !... Interrogez plutôt Sol...

La jeune femme eût un sourire dédaigneux.

— Peu importe, dit-elle, de constater la maigreur de celui qui veut se dissimuler et qui, au jour donné, pourra simuler sous ses vêtements une fausse corpulence... De même pour le teint, la chevelure, la barbe qui se modifient si aisément...

Harley reprit :

— Ce qu'il était intéressant de remarquer dans celui que je suppose être un espion, ce sont des traits caractéristiques que rien ne saurait altérer...

Sol, précisa :

— Vous avez vu l'anormal écartement de ses yeux ?... la forme spéciale et régulière de ses narines ? la coupe pointue du menton, la disposition des oreilles sans lobe, et, dont la droite est placée plus haut que la gauche ?...

Harley ajouta :

— La main est également très particulière, avec son pouce comme désossé, placé très bas... Une jointure a dû être fracturée autrefois et forme une grosseur à la deuxième phalange de l'index droit. J'ai noté aussi l'exiguïté extrême du cou et le méplat accusé des tempes au-dessous de l'os frontal très proéminent.

Pitache, écoutait, ébahi.

— Vous êtes épatants !...

Du reste, le voyage s'acheva sans autres incidents. Le train arriva en gare de Bordeaux, et, le supposé pisteur disparut, sans paraître s'occuper plus longtemps de la troupe des chercheurs d'ivoire qui gagna paisiblement le petit hôtel tranquille, choisi par leur chef.

Dans le port, en vain, chacun de son côté, les quatre hommes multiplièrent-ils leurs recherches, le bateau qui devait recéler Victor Collin à son bord leur demeura introuvable.

Enfin, Vallençais obtint le renseignement suivant :

A cause des avaries considérables survenues durant la dernière campagne, la *Marie-Jeanne* avait été vendue et l'équipage était dispersé. Victor Collin, bien connu sous son sobriquet de « Malgré-tout », devait être reparti pour son pays, car il y avait plusieurs jours qu'on ne l'avait aperçu dans les lieux qu'il fréquentait habituellement.

Harley posa une dernière question.

— Avait-il touché sa part de pêche ?

— Oui, oui, et un fort morceau.

L'ancien officier de marine revint rasséréné vers ses compagnons.

— Victor est certainement encore à Bordeaux. Il ne s'agit plus que de trouver le bouge où il est en train de se faire gruger.

Pitache, s'étonna.

— Mais, je croyais que c'était un sujet rangé ?

Harley haussa les épaules en souriant.

— Sans doute !... Mais, c'est néanmoins le type accompli du marin.. A terre, loin du pays, avec de l'argent en poche, il est sans force contre la boisson qui l'attire...

Le docteur leva les bras avec découragement.

— Où le dénicher ?..

— Bah ! cinq ou six établissements à visiter, voilà tout !... Et encore! Je connais mon homme, et je parie de le découvrir dans le premier lieu où je vous mènerai.

— Tout de suite ?...

— Non pas... Ce soir vers onze heures : c'est le meilleur moment pour le cueillir à point... Plus tôt, il serait déjà trop parti, et pas suffisamment ivre pour nous suivre de bon gré...

Le docteur sourit :

— Puissamment raisonné !

Donc, pour mettre à exécution ce plan, dans la nuit, lorsque la demie de dix heures eût sonné depuis quelques instants, Harley, suivi de Pierre, de Pitache et du nègre Soliman, tous vêtus très simplement, pénétraient ensemble dans un bar d'où s'échappaient de bruyantes clameurs.

C'étaient trois vastes salles très basses, au plafond soutenu par des colonnes de maçonnerie carrées semblables à celles que l'on voit dans les caves.

Il était absolument impossible de déterminer la couleur primitive de la peinture ornant les murs éraillés, balafrés d'inscriptions, de taches de toute sorte, couverts d'une épaisse couche de crasse et de poussière.

De nombreux becs de gaz jetaient une vive clarté dans l'atmosphère que troublait l'épaisse fumée des pipes et des cigarettes. C'était comme un brouillard lumineux qui estompait les choses et les êtres.

A toutes les tables, s'empilaient sur des chaises grossières des hommes débraillés, hurleurs, aux visages livides et cramoisis, aux regards égarés ou vitreux, selon leur degré d'ivresse et leur tempérament, aux types appartenant à toutes les nations de la terre.

Dans un coin, un orgue, tourné sans mesure par un ivrogne, jetait un charivari discordant sur le tumulte des voix, qui chantaient des refrains sans suite, braillant stupidement, en tous langages, des scies, des huées.

Harley avait rapidement parcouru le lieu du regard.

— Malgré-Tout est bien là ! murmura-t-il. Et saoul comme un Polonais, naturellement !... Nous avons de la chance, cela ira tout seul.

Faisant alors signe à ses compagnons de le suivre, il glissa, plein d'aisance et de détermination, jusqu'à un étroit espace où les chaises empilées sur une table n'étaient occupées par aucun consommateur.

Cela se trouvait tout près de l'homme que venait chercher l'explorateur, un fort garçon blond au teint primitivement frais, que le vent de mer avait brûlé et qu'enflammait présentement la boisson.

Ses yeux bleu clair, à l'expression tendre et enfantine, devenus hagards, il buvait et chantait, l'esprit absent, en compagnie d'autres matelots, tous lamentablement ivres.

Parvenu à la table, Vallençais la dégagea sans prendre le moindre souci des grognements des buveurs refoulés et tassés avec une désinvolture hardie qui annonçait une habitude de longue date de cette société. Il frappa rudement sur le bois avec le manche de son couteau à virole tiré de son gilet.

— Hé là, par ici, cria-t-il au garçon du lieu, vêtu d'un tricot sang de bœuf, qui s'empressa d'accourir.

« Du whisky et des cartes ! commanda Harley.

Et, très haut :

— Y a-t-il des amateurs pour une partie d'alluette ?

A ce nom d'un jeu très répandu et en quelque sorte national dans le pays breton, Victor Collin se souleva.

— Moi, j'en suis ! fit-il d'une voix pâteuse.

Vallençais se tourna, le dévisagea dédaigneusement.

— Toi !... Il faudrait pouvoir distinguer les cartes, mon vieux !...

— Je connais les cartes, bégaya le marin.

— Possible, quand tu es dans ton bon sens, mais pas en ce moment.

L'autre ricana, se levant avec difficulté :

— Tu vas voir si je ne reconnais pas mes cartes... D'ailleurs, je te reconnais bien, toi aussi... tu es un ami... Je ne sais pas ton nom... mais ça arrive tous les jours de ne pas se rappeler du nom des amis...

Il s'approchait, titubant, se raccrochant aux buveurs près desquels il passait. Mais Vallençais le repoussa rudement.

— Allons, mon garçon, écarte-toi, je ne joue pas avec les pochards !...

Sous le heurt, les yeux de Victor flambèrent.

— Ah ! ne me touche pas !... tu entends, on ne me touche pas, moi !...

— Va donc te coucher !...

Les voix s'élevaient ; partout, on se levait ; on sentait une bataille imminente, et un instinct de combat bouillonnait en toutes ces cervelles échauffées.

— Cogne dessus, Malgré-Tout ! cria une voix enrouée.

Mais d'autres cris s'élevèrent.

— Ramasse-le donc, ce sale Breton !...

Collin revenait sur Vallençais, menaçant.

— Répète voir ce que tu as dit ?...

Harley le saisit par le bras.

— Viens dehors... On est mal ici pour causer !...

Et, poussant l'homme devant lui avec force, il s'ouvrit un passage jusqu'à la porte, non de la rue, mais d'une cour intérieure.

— Ah ! il va le buter ! s'exclama une voix très jeune, à l'accent parisien.

— Dans la rue !... dans la rue ! qu'on voie ! hurlèrent des voix furieuses.

Mais Harley, suivi de Pierre Audet et de Soliman qui écartaient les curieux à grands coups de poing dans la poitrine, parvint rapidement au lieu qu'il paraissait parfaitement connaître.

— Fermez la porte, Pitache, cria-t-il. La barre !... baissez la barre !

Bien que fortement abasourdi par tout ce qu'il voyait, le docteur obéit avec prestesse à l'ordre donné et fit tomber une lourde barre qui empêchait que l'on ne pût pénétrer de l'intérieur du café dans l'endroit où ils se trouvaient.

C'était une cour étroite et noire qu'éclairait vaguement la lueur lointaine de la rue, derrière un corps de bâtiment composé d'un seul rez-de-chaussée.



Sa main s'abattit, comme un couperet, sur la nuque de l'autre homme.

Harley lâcha le matelot et lui jeta à voix basse :

— Allons, Victor, en voilà assez, il faut me reconnaître... tu sais qui je suis, Vallençais... ton capitaine...

L'autre balbutia :

— Il n'y a pas de capitaine... tu as dit que j'étais un pochard... Je vais te cogner !...

Et, la main levée, il approchait.

Derrière la porte close, on entendait des clameurs furieuses,; à coups de pieds, de poing, à l'aide de bancs et de tables, on heurtait le bois qui craquait.

Pitache s'écria :

— Quels enragés !... Ils vont tout briser !... Vallençais fit un geste colère.

— Tu ne veux pas m'écouter, Malgré-Tout ? Tu ne veux pas m'obéir ?

— Je veux te cogner ! répéta l'ivrogne.

Harley fit un signe au nègre.

— Soliman !...

D'un bond, le nègre fut sur le Breton, sa main s'abattit, telle qu'un couperet, sur la nuque de l'autre homme, qui, sous ce coup précis, méthodique, tomba, fauché, étourdi.

Alors le nègre, détachant sa longue ceinture de laine rouge, ficela sa victime, les bras collés au corps et la prit sous les bras.

— On l'emporte ? fit-il paisiblement.

Vallençais s'empara des pieds du marin inerte, tel qu'un corps mort.

— Ouvre la porte de l'écurie, là-bas, à gauche, Pierre, dit-il.

Ils traversèrent rapidement un espace humide, chaud, sentant la litière et, se trouvèrent bientôt dans une ruelle solitaire.

— Filons, cria Harley, on pourrait nous rejoindre au coin de la rue !...

Et, d'un pas rapide, cadencé, les deux hommes, avec, entre eux, Malgré-Tout suspendu, disparurent dans la nuit de la rue, suivi de Pierre Audet silencieux, et du docteur Pitache grommelant :

— Quelle aventure, bon Dieu, quelle aventure !...

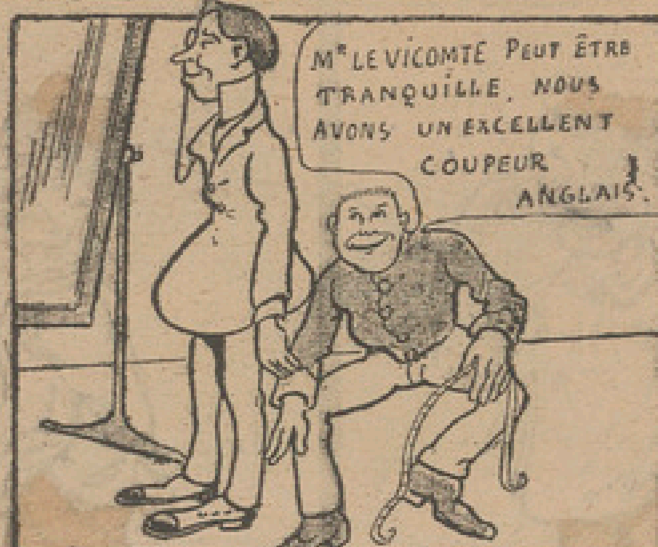
DANIEL HERVEY

(A suivre.)

LE VICOMTE SNOBINET FAIT SON SERVICE



Un matin de septembre 1957, le vicomte Snobinet trouva dans son courrier une lettre parfumée. A peine l'eut-il ouverte qu'il poussa un cri de joie : « Chouette, je pars demain pour la caserne. » Pourquoi tant d'allégresse ? Il y a seulement 50 ans, en 1907, les bleus ne se réjouissaient pas tant.



Mais les temps sont changés et la vieille caserne rébarbative n'est qu'un mythe. A peine arrivé au corps, notre vicomte est accueilli par le maître tailleur qui, après lui avoir soumis les échantillons, lui prend mesure pour un uniforme.



Mais quel uniforme ! à la dernière coupe, mon cher. Aussi est-ce plein d'élégance que Snobinet se rendit aux fêtes et soirées dansantes données en l'honneur des bleus.



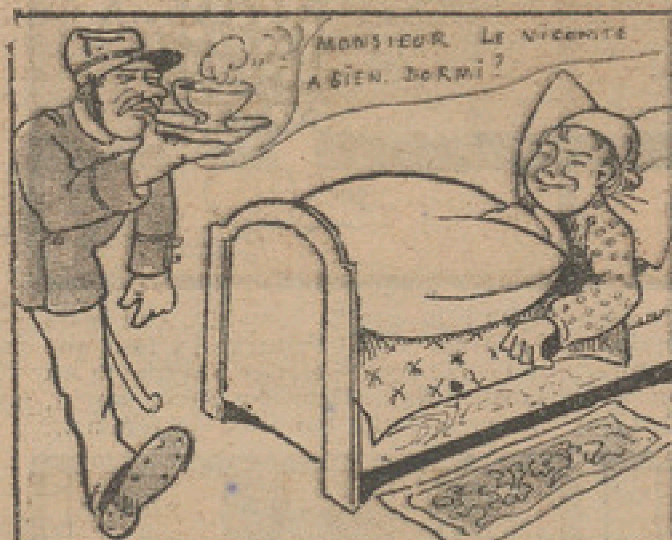
Puis, le lendemain, la vie de caserne commença. A vrai dire, il craignait un peu que la cuisine sentît la gargotte, mais il fut bien détrompé quand, étant descendu au réfectoire, il put juger de l'ordinaire



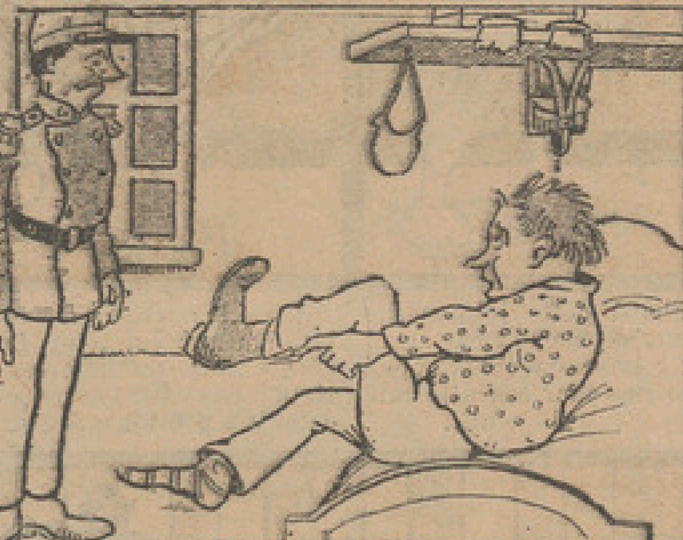
Il ne faudrait pas croire pour cela que l'instruction militaire fût négligée : bien au contraire, tous les jours après le café, exercices de tir obligatoires.



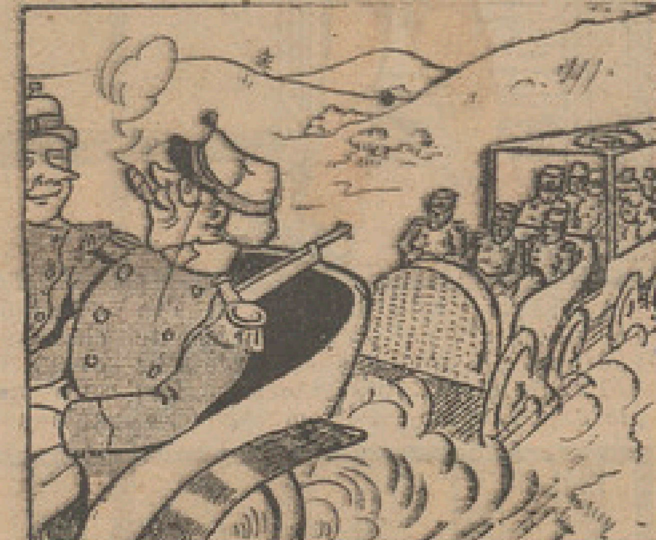
Mais si elle leur demande tant d'efforts, la République sait les récompenser et, ne voulant pas que ses soldats passent pour des purées, chaque semaine tout pioupiou touche un prêt de 50 francs pour faire le garçon.



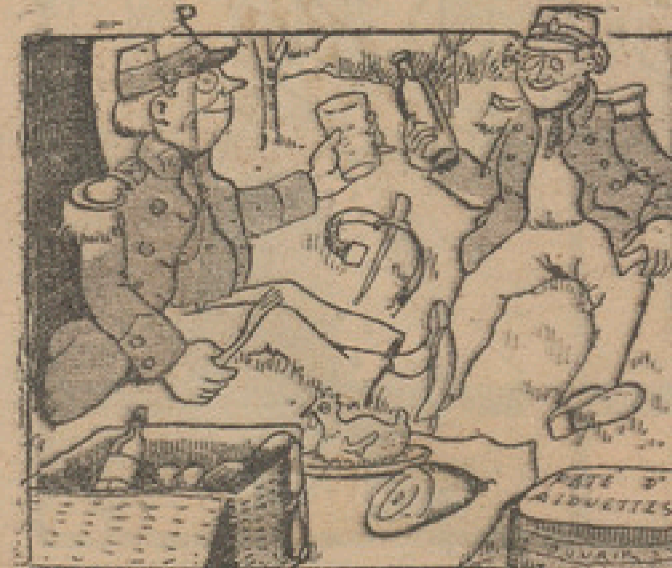
D'autre part, la commission d'hygiène ayant décrété que se lever à jeun détruit la santé, aussitôt le ministre enjoignit par circulaire que désormais l'adjudant de semaine irait porter à chaque soldat le chocolat réparateur dans son lit.



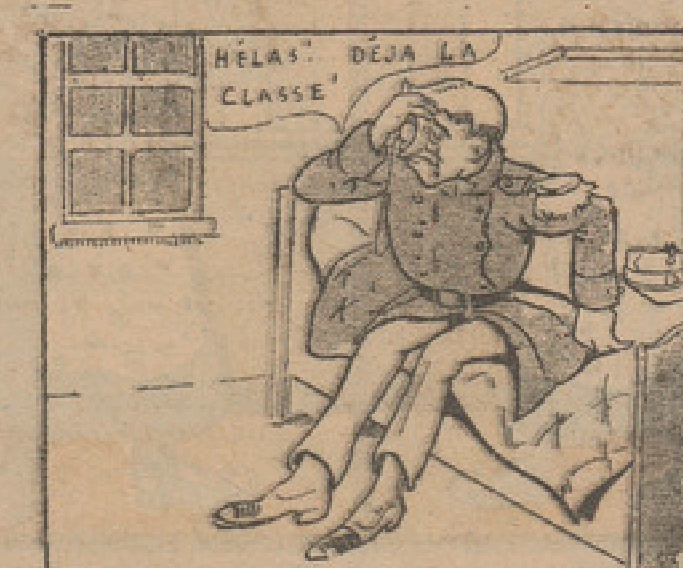
Aussi, l'estimable vicomte se laissait vivre tout doucement. A peine eut-il à se fâcher une fois contre le sergent qui n'avait pas bien ciré ses bottines : mais celui-ci ayant promis de faire attention à l'avenir, l'affaire n'eut pas de suite.



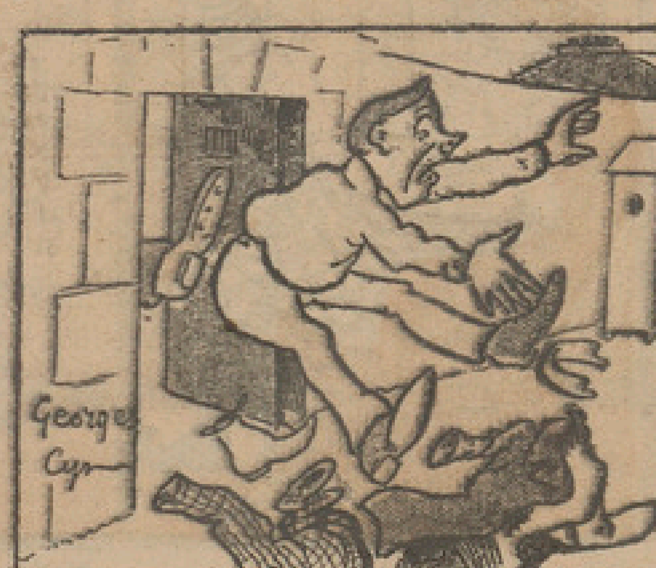
Avec tout cela, nous voilà aux manœuvres : allons, oust ! il faut se grouiller. Et Snobinet s'embarque avec les autres dans le train Renard qui part bientôt à toute vitesse à travers la campagne. Rien de meilleur pour les jeunes poumons.



Et voilà qui ouvre l'appétit. Aussi l'intendance a-t-elle eu soin de préparer à l'étape un petit déjeuner sur l'herbe. Poulet froid, cervelas, pâtés d'alouette, petit bordeaux, tout cela file comme par miracle dans l'estomac de nos petits pioupious.



Aussi le temps passe vite : plus que 3 jours et la classe. A cette nouvelle, le vicomte Snobinet crut défaillir. Heureusement qu'une crise de larmes le soulagea immédiatement. Déjà partir. Ce n'est pas possible !



Il n'y a pas à tortiller, son année est finie, et comme il est interdit de rengager, il lui fallut bien déménager. Mais on réussit à le flanquer à la porte avec ses effets civils. Je vous promets que l'antimilitarisme n'existe plus

IV. — THEODORE TIROFLANT DOIT VOIR URSULE



— Consigné ! Serait pas à faire ! Alors on pourrait plus aller dans le monde. Et Ursule qui m'attend. Penses-tu que je vais manquer mon mariage !



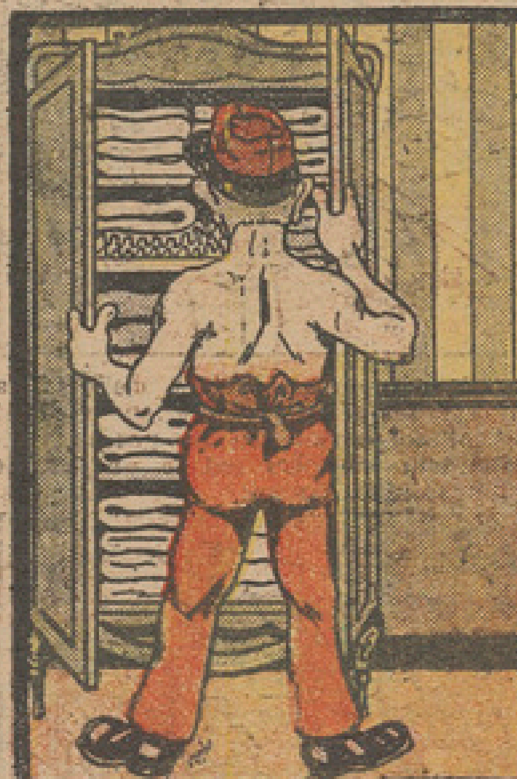
Faut voir à sortir. Et le sergent qui est à la porte ! Je pourrais peut-être sauter le mur ? Mais si j'allais me détériorer le physique ! Tiens, une idée !



Vous demandez où je vais ? A la cantine, pardi ! Quoi faire ? Ben, c'est bien simple pourtant. Je vas m'habiller avec les frusques de la cantinière.



Bonjour, Apéro, une mominette.. Ta femme et ta fille ne sont pas là. . Ah ! elles sont à la ville... Au fait, il y a l'adjupet Machin qui t'demande



Allons, le voilà décampé. Il s'ra ben une heure parti à la recherche de l'adjupet. Examinons la garde-robe de l'acantinière... Elle est bien montée ; alors, je vais me « métromorphoser ».



Passons d'abord cette jolie petite chemise qu'a un joli nœud rose... Oh ! c'est délicieux, ça vous caresse la peau autrement que ces sacrés gratte-cuir qu'nous avons et qui sont...



... rai les comme des manches à balai. Maintenant c'est le « pétalon » j'crois que les femmes y mettent. Hein ! j'suis-t'y assez mignon avec ce p'tit « pétalon » à fanfreluches ?



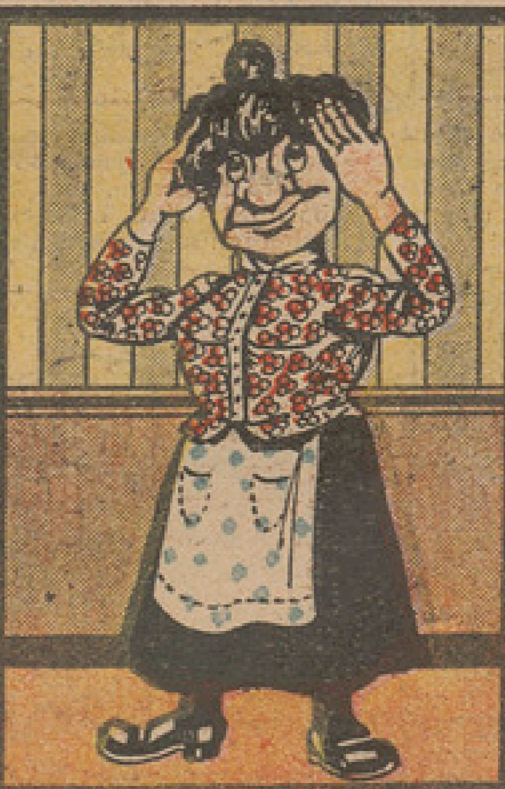
Oh ! le gentil corset... Ah ! mais j'pourrai jamais l'attacher, y faut que je l'délâche par derrière ous qu'y a un lacet... Na... J'suis-t-y assez rupin, avec c'te petite cuirasse de femme...



Allons bon ! J'allais oublier les bas et les jarretières roses... Mais voilà, j'serai obligé d'garder mes ribouis, jamais mes « mains courantes » pourront entrer dans ces petits ripatons d'fantaisie.



Mettons cette jolie robe bleue, ce joli corsage à fleurs et ce beau tablier blanc... j'ai bien les bras un peu trop longs, mais vous savez l'proverbe : La nuit tous les chatt... etc... cœtera... céra... ra ..!

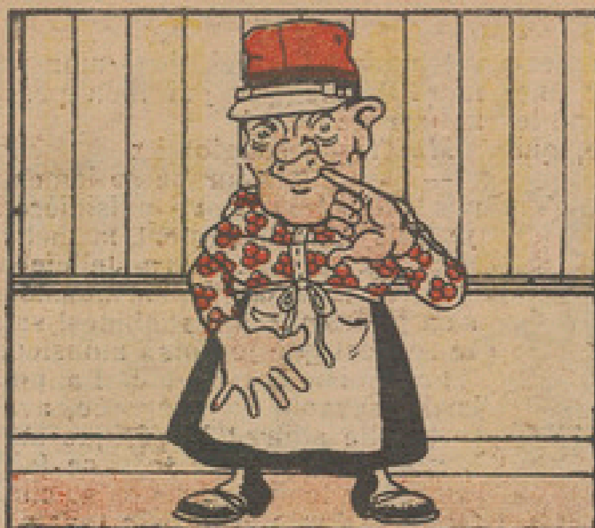


Tiens une perruque ! Elle a donc le caillou déplumé, la cantinière ? Chouette ! Voilà qui va bien achever ma « métromorphose », car, avec mes cheveux coupés ras, j'ai plutôt une tête de veau qu'une tête de femme.

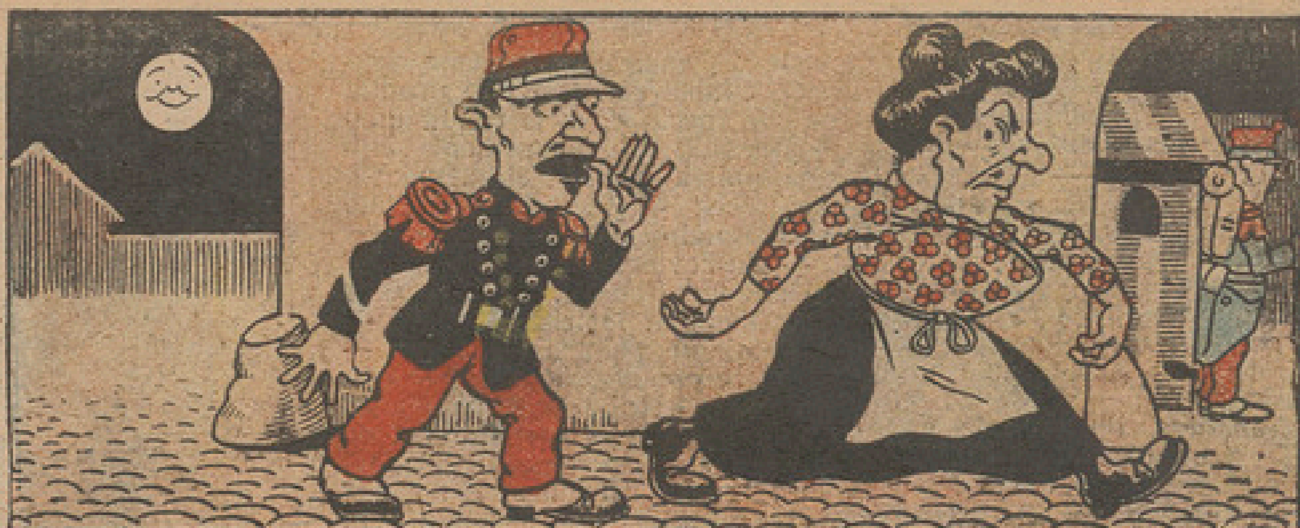


Eh bien ! la main sur la conscience, comment trouvez-vous que j'suis ?... Ai-je une assez jolie tournure, hein ? Et d'profil, reluquez un peu le mignon d'petit profil que j'ai !... Un chef-d'œuvre quoi !

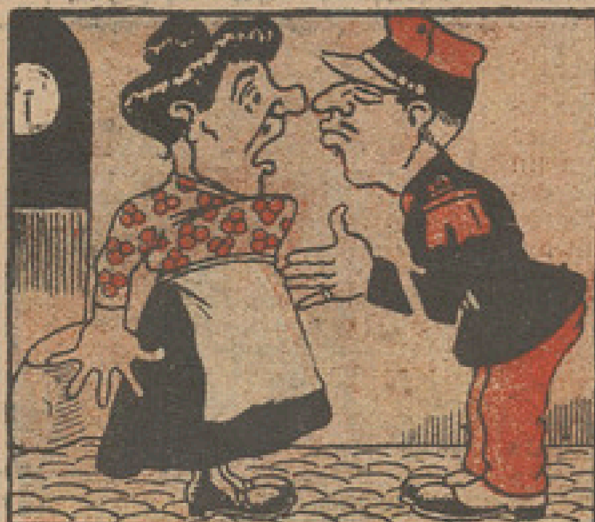
V. — THÉODORE TIROFLANT VA VOIR URSULE



« ... Et avec mon nid à pigeons, j'suis t'y assez rigouillard !... Tu parles, mon 'ieux, j'ai l'air d'une femme soldat !... Ha ha... Hi... hi... oh... oh !... C'qu'elle va être épatée, Ursule.



« S'agit maintenant de sortir. Passons simple et indifférent, en dandinant légèrement le postérieur. Le moment est critique... — Amélie !... Mademoiselle Amélie !... — Zut ! voilà le sargent qui m'appelle, c'est-à-dire la fille de la cantinière qu'il croit que je suis... De la fermeté, mon 'ieux, ne répondons pas. Flûte en papier ! Le voilà qui court après moi ! »



Le sergent. — « Eh bien ! quoi donc, mademoiselle Amélie, on est fâchée... voyons, je ne vous ai jamais rien fait, au contraire, vous savez bien que j'ai pour vous la plus tendre des affections... oui... Amélie... une affection tout à fait affectionneuse, quoi ! Vous me comprenez bien, pas ? »



Tiroflant. — « Allons bon ! voilà le sargent Briffetout qui me fait des declarations, croyant s'adresser à la fille de la cantinière. Il est rigouillard, l'sargent, il m'dit que j'suis belle et que, par les nuits sans lune, mes yeux le font rêver... et qu'il va demander ma main à ma mère !... »



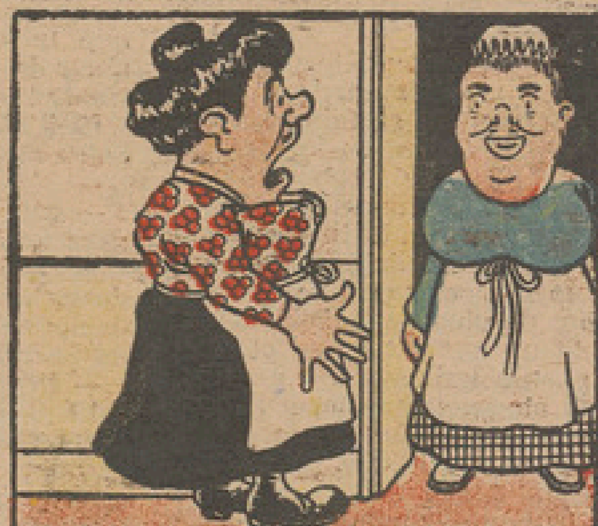
« C'est pas tout ça, je voudrais bien fiche le camp. Comment faire ?... Ah ! c'que j'voudrais ben fiche le camp !... Et Ursule qui est là-bas quel supplice !..., Tenez, mon 'ieux, les hommes, ne m'en parlez pas (Ursule me l'a dit bien souvent)... Tiens, une idée !... »



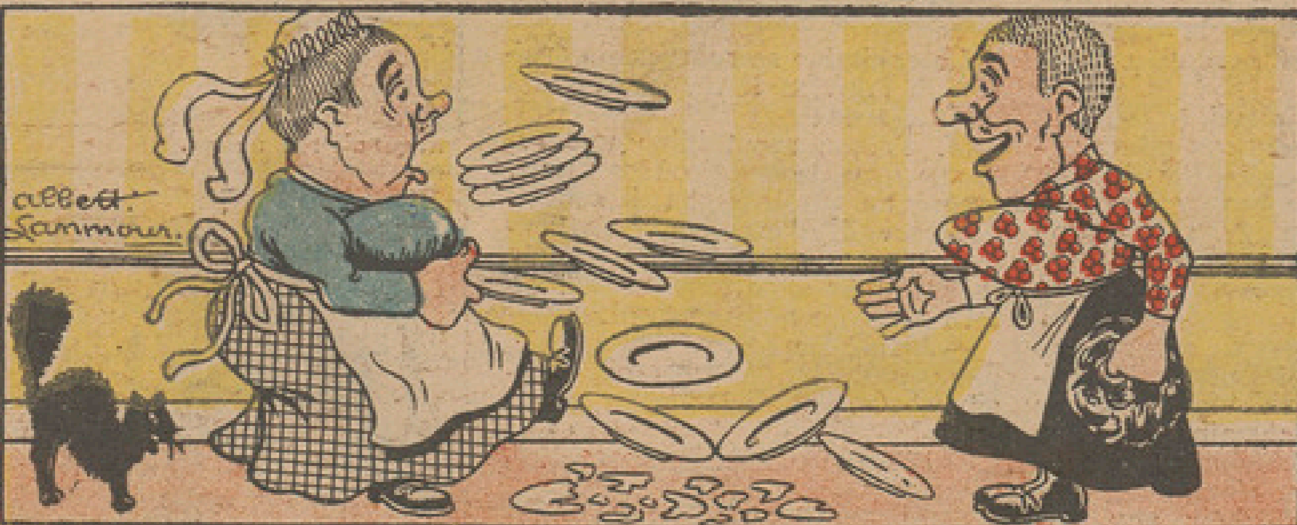
« De ma voix la plus douce, je vais lui crier dans le tuyau de l'oreille : « Cambronne ! »... Hein ! vous avez entendu, je ne lui ai pas envoyé dire, aussi il m'a lâché.



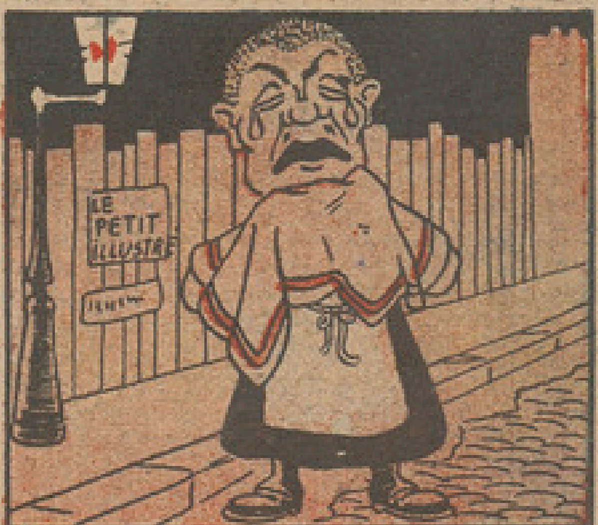
« Nom d'une pipe en bois d'réglisse, y m'a fait perdre du temps ce sacré sargent, faut que j'me presse pour voir Ursule... ma chère fiancée, c'qu'elle va être étonnée, hein ! »



« J'ai le cœur tout à l'envers, quand j'pense que j'vas la voir... Du courage, sonnons..... Bonjour, mam'zelle Ursule... — Tiens ! mademoiselle Apéro, c'est gentil d'venir me voir... Entrez donc.



« Quoi ! Elle aussi elle m'prend pour la fille de la cantinière ? J'vas la dissuader en douceur : « Comment, Ursule ne reconnaît pas son petit Théodore... Théodore Tiroflant ?.. » Aïe !... catastrophe... « catéchisme ».. La v'là tellement éberlauté qu'elle lâche ses assiettes... Oh ! les femmes ! » « ... Hein ! vous avez entendu, elle dit qu'c'est d'ma faute, qu'elle n'aime pas les chienlits, que j'suis un grand propre à rien, une marie-couche-toi-là... elle veut que j'fiche le camp !... Oh ! les femmes !...



V'là ! Eh ben, j'ai plus maintenant qu'à me faire périr, puisqu'elle ne m'aime plus, ou qu'à « neyer » mon chagrin avec du rouge... J'suis t'y malheureux, non, mais j'suis t-y malheureux ! »

(A suivre.)

LES TRIBULATIONS D'UNE POULARDE TRUFFÉE

Nouvelle humoristique inédite.

M. Trique avait acheté une poularde au marché. Il l'avait payée huit francs! — C'était une jolie poularde...

— Françoise, dit-il en la confiant à sa cuisinière, voici notre souper de demain : c'est une poularde truffée! Il faut en prendre soin!

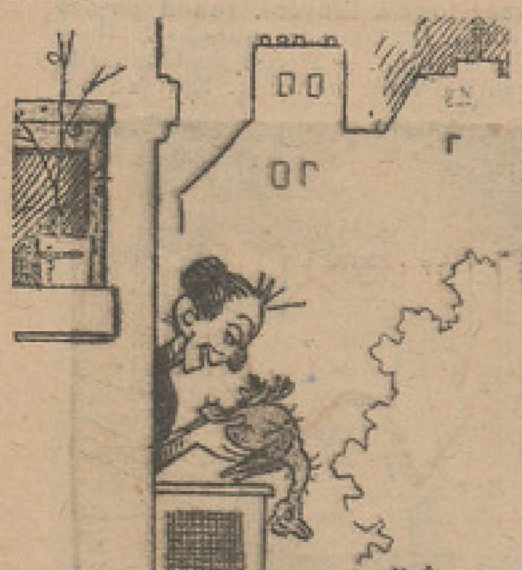
L'honnête Françoise répondit :



— Pour que la chaleur des fourneaux n'abîme pas la poularde que monsieur a apportée, je vais placer la poularde de monsieur au frais... sur le bord de la fenêtre...

Le suave volatile placé à la fenêtre attira les regards criminels de Canard.

Canard était un poète de génie. Il habitait une mansarde et mangeait rarement à sa faim. La vue de la poularde mit en lui des désirs impérieux, et, sur-le-champ, il conçut le machiavélique projet de s'en emparer... Extirpant de sa poche de la ficelle qui voisinait avec un morceau de saucisson et un bout de chandelle, il la déroula, y fit un nœud coulant et, laissant glisser ladite ficelle jusqu'au second étage, il parvint à la passer au cou pendant de la bête... L'amener ensuite à lui ne fut plus qu'un jeu. Alors, il pressa la poularde truffée sur son cœur en s'écriant :



— Capture sympathique! Je vais inviter des tas de copains! Et à nous la fantasmagorie d'un festin pantagruellement carnavalesque!

Et, comme il esquissait un joyeux entrechat, on cogna à sa porte... Canard, en homme prudent, courut dissimuler le produit de son larcin dans le réduit qu'il dénommait pompeusement *cuisine*, puis il ouvrit. C'était Buvard, un frère! — Buvard avait une mine funèbre...

— Tu reviens de l'enterrement? questionna Canard.

— Non! fit le triste Buvard — qui était un peintre de talent. — Fifine refuse de m'ouvrir tant que je ne me serai pas décidé à lui offrir le chapeau vert qui est en vitrine en face chez nous, depuis hier! Peux-tu m'avancer 10 francs?

— Impossible pour le moment! fit Canard, avec importance, car je viens de faire l'emplette d'une poularde truffée — et les truffes sont hors de prix, en ce moment!... mais, j'espère bien que l'aimable Fifine ne refusera pas de venir l'entamer avec nous et que son irascible entêtement à ton égard aura tôt fait de fondre à la chaleur communicative des agapes!

Il l'avait entraîné dans la cuisine... Buvard ouvrait de grands yeux... Et il s'apprêtait à émettre quelques sons certainement approbateurs, lorsqu'un coup de sonnette extraordinaire — suivi de nombreux autres — vint rompre le charme de cette conversation culinaire!

Canard, éperdu, se mit à balbutier :

— Zut! le type du second!... Je parie que c'est le type du second!... Zut! il se sera aperçu de la disparition de sa poularde!... Zut! il faut la faire disparaître à tous prix!... Zut! Zut! Buvard... mon ami! Je t'en conjure! arrange-toi pour qu'elle disparaisse! mange-la! dévore-là! fais-en ce que tu voudras, mais, pour l'amour de Dieu, qu'il n'en reste plus traces!

Et il s'élança ouvrir. M. Trique entra en coup de vent en criant :

— Ma poularde!

— Mossieu! protesta le poète, avec hauteur...

M. Trique extirpa des profondeurs de sa jaquette un bout de ficelle révélateur, et rugit, dans un grand geste menaçant :

— Perquisition! Perquisition!

Et il se précipita vers le réduit! Canard le suivit en se demandant avec angoisse : « Buvard a-t-il réussi à cacher l'animal? »

Surprise! la cuisine était déserte! Buvard et la poularde avaient disparu!

. . . .

Buvard était tout simplement sur le toit, rampant avec son précieux fardeau, dans la direction de la lucarne de l'escalier. Et il monologuait :

— Buvard, mon ami, te voilà en possession d'un fameux gibier! — Pour un homme qui a besoin d'un chapeau de femme pour ramener la paix dans son foyer, c'est une veine! — Une poularde vaut un chapeau! Je proposerai l'échange à la modiste!

Et Buvard, appuyant son raisonnement d'un geste, perdit l'équilibre et glissa! Il n'eut que le temps d'étreindre une cheminée!... mais la poularde, abandonnée à ses propres moyens, n'eut, elle, rien de mieux qu'à obéir aux lois immuables de la pesanteur. Elle roula donc sur la pente fatale, vertigineusement, et vint choir au 3e étage, sur le rebord d'une autre fenêtre!

C'est là, que M. Trique l'aperçut, dix minutes après, par une fenêtre de l'escalier, en quittant le taudis du poète... M. Trique, qui



était violet de rage et de confusion, — Canard avait exigé des excuses! — M. Trique poussa un rugissement et, dévalant l'escalier, il se pendit à une sonnette! Ce logement du troisième était habité par un vieux capitaine, qui accourut, effaré... M. Trique hurla :

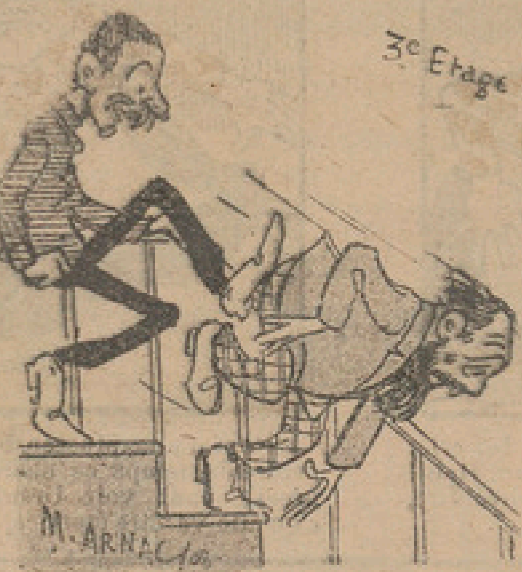
— Au voleur!

— Quel voleur? s'étonna le grognard.

— Comment! vous demandez de quel voleur il s'agit? vocifèra M. Trique, au comble de l'exaspération... C'est du toupet! Mais, c'est vous, mossieu! Vous m'avez volé ma poularde!

Une double gifle retentit sur la joue pourpre de M. Trique, qui râla :

— Monsieur, je crois que vous venez de me donner un soufflet! Enfin, n'importe!... Ça n'empêche pas ma poularde d'être sur votre fenêtre!



Le capitaine se rua vers la croisée et l'ouvrit. Il n'y avait point de poularde!

M. Trique reçut illico une seconde brassée de giroflées; puis, empoigné par le collet, il acheva de descendre l'escalier sur le ventre, pour venir, enfin, donner de la tête dans sa propre porte! Ce fut Françoise qui lui ouvrit.

— Jésus! Marie! s'exclama-t-elle, dans quel état, je retrouve monsieur! On a donc battu monsieur?

M. Trique eut un geste douloureux...

— Et... la... pou... larde?... divagua-t-il.

— Ah! monsieur! C'est tout une histoire! Elle est retrouvée! Comme je revenais de faire mes commissions, imaginez-vous qu'elle est tombée du ciel, dans mon panier! Même que j'ai bien pensé mourir de peur!

M. Trique sanglotait :

— Que monsieur ne se lamente pas! reprit la brave cuisinière... je vais immédiatement, la mettre au four... et je la ferai tellement bonne, monsieur, que monsieur s'en pourléchera les babines! sauf le respect que je dois à monsieur!

Françoise tint parole. La poularde, savamment préparée, avait fort belle allure! M. Trique attablé, se rendit, sans trop se faire prier, à la tendre invite de sa chair ferme et dorée, et oublia tous ses malheurs!

GÉNÉRAL POUCHTRICK.

UN MENDIANT AMUSANT



M'sieu, ayez pitié...



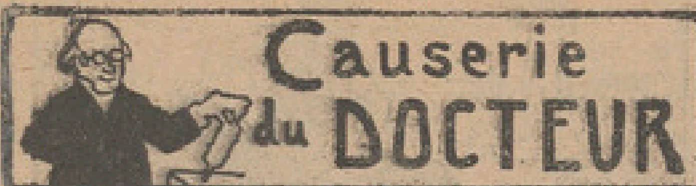
... d'un pauvre estropié...



... qui n'a rien mangé...



... depuis son dernier déjeuner.



Les Liqueurs de table.

On croit généralement que les liqueurs de table, outre leur agrément au goût et à l'odorat, ont une vertu digestive très marquée. Beaucoup de femmes, sobres d'ailleurs, n'en font un usage que dans cette croyance et cesseraient d'en boire si on leur prouvait que ce n'est qu'un objet de sensualité.

Le peuple leur accorde, en outre, la propriété de donner des forces, comme tout ce qui est d'origine vineuse

Il est certain qu'il y a des estomacs froids, engourdis, paresseux, c'est-à-dire dont les fonctions vitales ont peu d'énergie, qui ont besoin de stimulants alcooliques pour exécuter avec régularité les fonctions digestives. Chez les personnes qui ont des estomacs de ce genre, les liqueurs peuvent avoir leur utilité et ces individus, qui sont presque tous des lymphatiques de tempérament, qui ont des estomacs de grande capacité, font bien de boire quelques liqueurs de table. Mêlées à des quantités d'aliments assez considérables, elles s'y imbibent et n'agissent que faiblement sur les parois gastriques; mais les aliments, une fois réduits en bouillie, en sont saturés et stimulant les orifices des vaisseaux, ceux-ci agissent avec plus d'activité sur cette masse alimentaire.

Mais, pour le plus grand nombre d'individus, il faut avouer que l'usage des liqueurs est tout au moins inutile : la digestion se fait parfaitement sans leur intervention.

A plus forte raison, doit-on s'abstenir de l'usage des liqueurs lorsque l'on a l'estomac irritable, lorsque l'épigastre est continuellement le siège de douleurs, ou au moins de sensibilité extrême, comme cela arrive à beaucoup de gens, aux femmes surtout.

Pour peu qu'il y ait trace de signes d'inflammation latente, affection très commune et presque toujours méconnue dès l'origine, l'usage des liqueurs devient pernicieux. Il augmente l'inflammation, lui fait parcourir avec plus de rapidité ses périodes et entretient ainsi une irritation qui eût pu cesser par les efforts de la nature.

Quelle que soit la constitution de l'individu, dans tous les temps, les liqueurs alcooliques sont nuisibles, prises à jeun ou même dès que l'estomac est vide ; elles ont alors une action directe et immédiate sur les parois de ce viscère et lui donnent une énergie d'activité passagère qui, ne s'exerçant sur rien, lui est nuisible.

Malheureusement dans la classe ouvrière, le préjugé contraire est répandu et tous croient utile à leur santé de boire à jeun un petit verre d'alcool.

Ce moyen qui produit chez eux un sentiment passager de chaleur, de bien-être, excite les parois de l'organe central de la digestion, et par la répétition du même acte, il en résulte un trouble vital qui peut donner des maladies graves.

Le plus généralement, on termine le repas avec les liqueurs, mais beaucoup ont institué *le coup du milieu*, c'est-à-dire de boire l'alcool entre les deux services. C'est, disent-ils, moins pour faciliter la digestion que pour exciter l'appétit.

Il est possible que l'excitation momentanée qui a lieu après cette digestion permette une surcharge de l'estomac qui n'eût pu avoir lieu sans cet usage, mais quelle nécessité y a-t-il de prendre plus d'aliments que cet organe ne peut en digérer ? On a ici deux inconvénients : celui de boire de l'alcool et celui de trop manger.

Dans tous les cas, les boissons alcooliques, quelles qu'elles soient, prises en excès, sont nuisibles, elles compromettent la santé et les facultés intellectuelles.

Sans doute, on peut en tolérer l'usage momentané : quel est l'homme qui ne cède parfois à l'invitation à boire ? Le difficile c'est de rester dans la modération.

Dr KESLER.

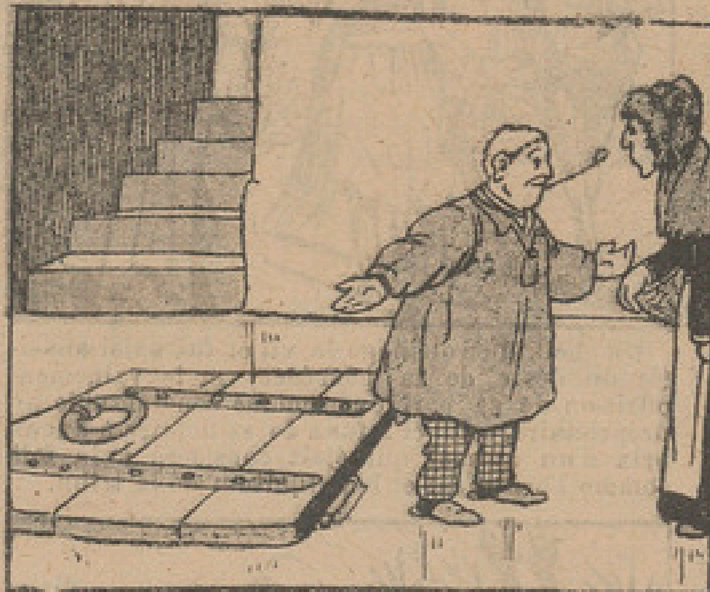


POUR FAIRE D'EXCELLENTES MERINGUES

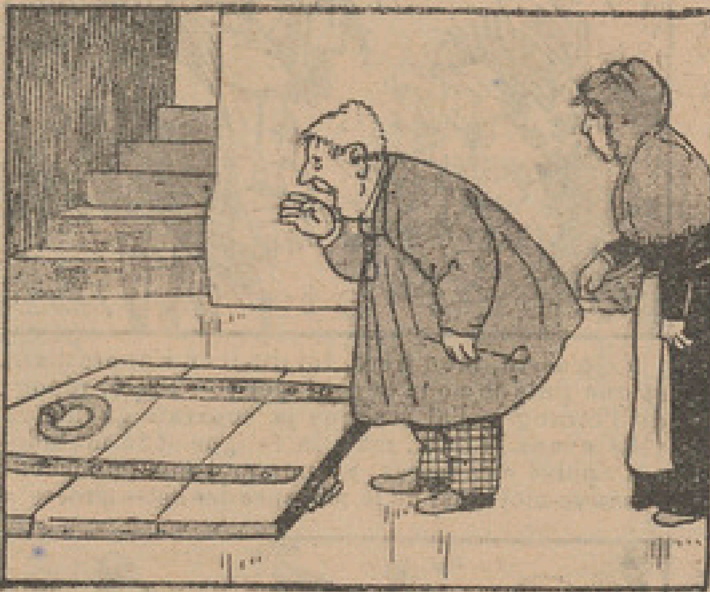
Battez trois blancs d'œufs en neige, trois cuillerées de sucre en poudre, remplissez une cuillerée de ce mélange, faites tomber d'un seul coup sur une feuille de papier écolier fort, en laissant beaucoup d'espace entre chaque tas; saupoudrez de sucre en poudre et mettez au four très doux où les meringues doivent rester longtemps.

LES FINESSES DU MÉNAGE RIFLANDOUILLE

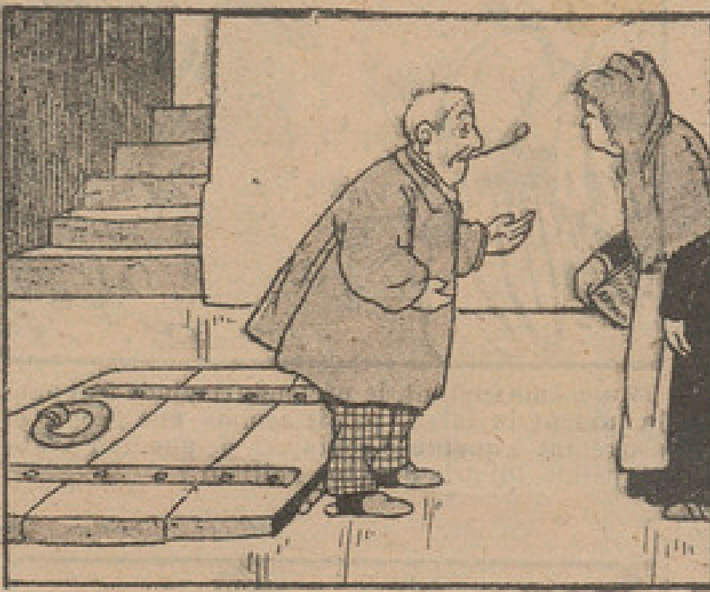
LA TRAPPE



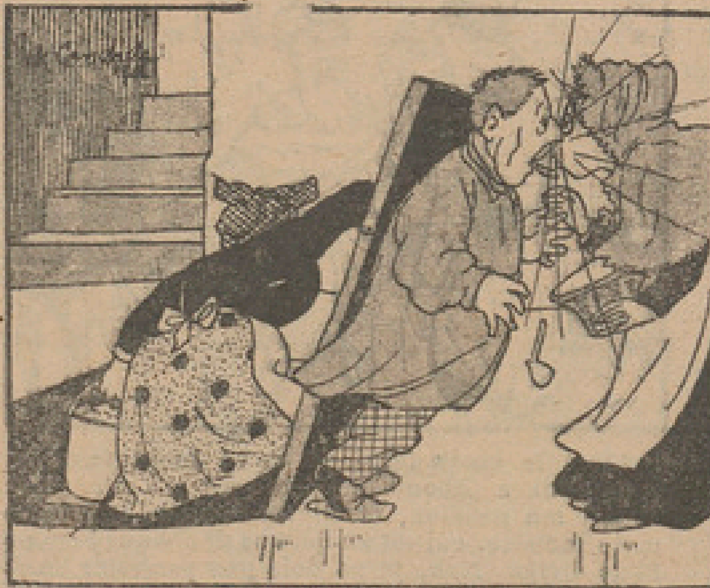
EUSTACHE, *à la cliente.* — Vous voulez voir ma femme... elle est à la cave !...



Mais ça ne fait rien, je vais l'appeler... (*Il appelle.*) Virginie !... Virginie !...



Elle va monter tout de suite !...



VIRGINIE, *sortant de la cave.* — Me v'là !!!



Le Mariage en Chine

On sait que la Chine est par excellence le pays des formalités. Aussi doit-on penser si le mariage en est accompagné.

D'abord les femmes, vivant absolument à part, les futurs ne peuvent jamais se connaître, et les mariages ne se font guère que par l'intermédiaire d'un personnage qui a la spécialité de conclure les unions, et qui se fait payer pour cela. Une foule de circonstances peuvent se produire pour empêcher un mariage. Une des plus puériles, est celle-ci. Lorsque par hasard, les deux futurs portent le même surnom, il y a impossibilité. De même, si le sorcier qu'on ira consulter, pour savoir quelles chances de bonheur peut entraîner cette union n'est pas favorable; tout projet doit être écarté. Il est vrai que quelques pièces d'argent peuvent tout arranger. Si tout va bien, des cadeaux sont envoyés par le jeune homme qui est alors agréé comme fiancé.



Le matin de la cérémonie, la jeune fille prend la coiffure adoptée par les dames ; ses cheveux qu'elle a portés jusque-là tressés en une seule natte, sont relevés par des quantités d'épingles, de façon à donner le plus de volume possible à la tête ; elle passe la journée avec ses parents qui pleurent son départ ; le soir, le fiancé vient la chercher dans une chaise à porteurs précédée et suivie d'un cortège nombreux, muni de lanternes, de bannières et de musiques.

Sur le seuil de la maison se trouve une braisière pleine de charbons ardents, la mariée est portée, et pasée par-dessus. Elle se présente aux parents de son mari, et va rendre hommage à l'autel des aïeux ; puis elle se retire dans sa chambre. C'est à ce moment seulement que l'époux lui enlève son voile ; elle revient alors prendre part au repas avec la réunion d'amis et de parents.

Les deux époux boivent du vin préparé dans deux coupes ; l'un est sacré et l'autre est mélangé avec des substances amères. Cette cérémonie symbolise les douceurs et les amertumes de la vie que désormais ils auront à partager ensemble.

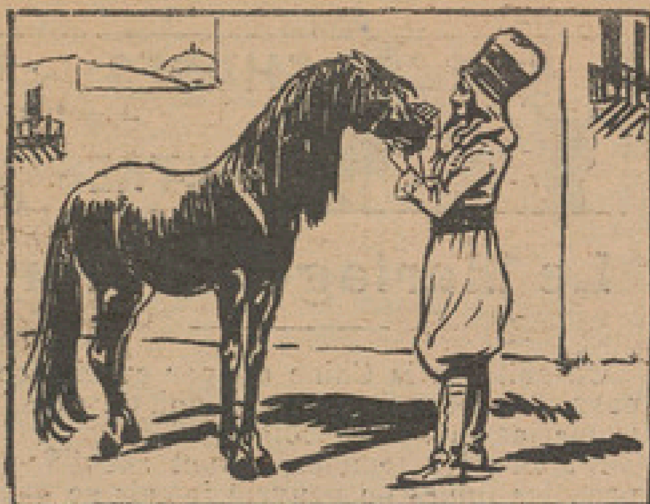
Les jours suivants se passent à visiter les deux familles, la mariée étant portée dans sa chaise et suivie du même cortège.

Ces cérémonies n'ont lieu que pour la première épouse qui est seule de son rang. En plus, le mari peut épouser autant de femmes que ses moyens le lui permettent ; mais ces épouses ne seront point dans la même position que la première et n'auront aucune autorité dans la maison ; leurs enfants seront cependant reconnus légitimes, et participeront au partage des biens de leur père, avec ceux de la première épouse.

Les Chinois admettent le divorce, mais avec restriction. Les veuves peuvent se remarier ; la loi leur permet, cependant le cas est rare, car en agissant ainsi, elles perdent de leur privilège et de leur considération.

M. R.

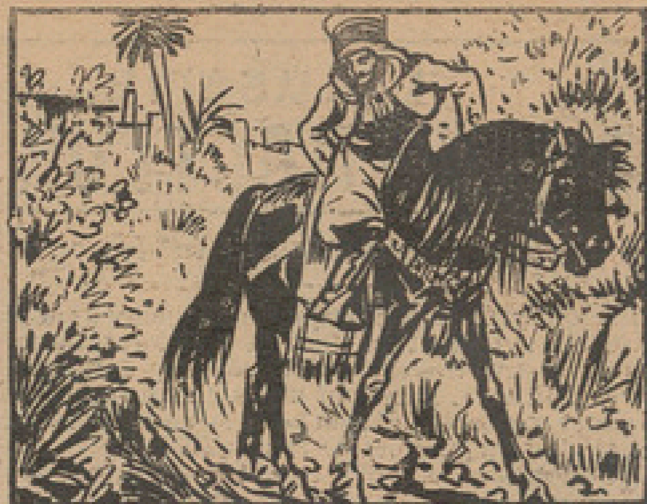
ANECDOTE ARABE



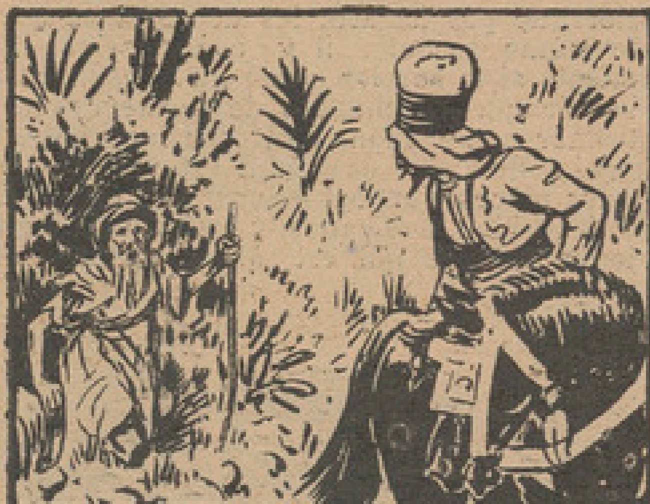
On sait quel prix les Arabes attachent à leur monture. L'un d'eux, appelé Abou-Taleb, avait une jument qui réunissait toutes les qualités, et dont la vitesse était réputée dans tout le Hedjaz.



Un cheik du voisinage la vit et fut saisi aussitôt du désir de la posséder; mais vainement offrit-on de sa part une somme considérable au propriétaire, celui-ci refusa de se défaire à aucun prix d'un animal qui était considéré à la fois comme l'ornement et le palladium de la tribu.



Le cheik, voyant ses offres repoussées, imagina alors un artifice qui devait le rendre maître de l'objet de sa convoitise. Un jour qu'Abou-Taleb passait avec sa jument dans un chemin creux, à quelque distance de la ville, il entendit une voix lamentable qui sortait d'un des buissons de la route.



« Arrête, disait la voix, et si tu portes une âme de musulman, aie pitié d'un malheureux! » Abou-Taleb tourna les yeux du côté d'où partaient ces accents plaintifs, et aperçut, assis sur le bord du chemin, un homme, à moitié couvert de haillons, qui paraissait exténué de fatigue.



« Qu'as-tu, mon frère, lui dit-il en s'approchant et que puis-je pour te soulager ? — Frère, répondit l'étranger, j'ai cru que je pourrais gagner la ville avant la nuit, mais la fatigue et la maladie ont épuisé mes forces; prends-moi sur ton cheval et sauve-moi ainsi de la morsure des bêtes féroces. »



« Viens, reprit Abou-Taleb, et monte en croupe derrière moi, je te conduirai dans ma maison. — Hélas! fit l'autre, mes jambes peuvent à peine me soutenir, comment pourrais-je, sans ton aide, m'élever jusqu'à la selle? »



Abou-Taleb descendit alors de sa monture, puis, saisissant l'étranger à bras-le-corps, il le déposa doucement sur la selle, lui mit les pieds dans les étriers et la bride à la main.



Au même instant, le prétendu malade frappant la jument du talon, partit comme une flèche, et s'arrêtant à quelques centaines de pas de l'Arabe stupéfait, lui cria d'un ton railleur :



« Holà ! hé! Abou-Taleb, fils d'Amrou, reconnais-moi; je suis celui qui ai envoyé trois fois à ta demeure pour acheter ta jument : tu as refusé de me la vendre; je te l'ai prise; bon voyage ! » En entendant ces mots, Abou-Taleb soupira; mais, s'adressant au ravisseur :



« Arrête à ton tour, et écoute une prière. Quand tu seras de retour parmi les tiens, ne leur parle pas de mon malheur, de peur que le bruit de ton action détourne les autres hommes de la charité et ne les empêche de se faire du bien les uns aux autres; je te le demande au nom de Dieu. »



Alors le cheik descendit de sa monture et, la ramenant à Abou-Taleb, lui dit : « J'ai trop écouté ma passion, et elle m'a dérobé la vue de cette lumière, qui est au-dedans de chaque homme et le dirige. Non, je ne dois pas persister dans mon action, puisqu'elle aurait de pareilles conséquences pour le genre humain. »



Ainsi parla le cheik à Abou-Taleb et depuis ce jour ils furent unis d'une amitié inaltérable.

ANECDOTES

Un client difficile.

Calino voit arriver chez lui l'agent, qui l'a assuré il y a quelques années :



— Cher monsieur, dit l'agent votre assurance expire dans 8 jours, et je viens vous prévenir que dans votre intérêt vous devez la renouveler au plus tôt.

— Je n'en ferai rien, s'écrie Calino. Depuis des années que je suis votre client, aucun accident ne m'est survenu. Aussi ais-je pris la résolution de m'adresser à une autre compagnie.

La consigne.

En Angleterre il est défendu aux autos de dépasser une vitesse de dix mille à l'heure. L'automobile du roi, va avec une telle rapidité qu'il est impossible aux policemen à bicyclette de le suivre.

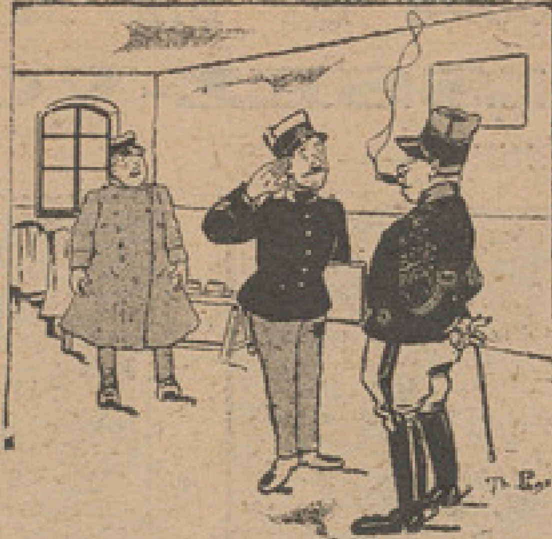


Il y a quelque temps, Edouard VII, parcourant Hyde-Park à un train exagéré, un policeman lui fait signe d'arrêter, et, prenant son calepin et son crayon, se prépare à lui dresser procès-verbal de contravention, lorsqu'un haut dignitaire de la cour, qui accompagnait Sa Majesté, lui dit :

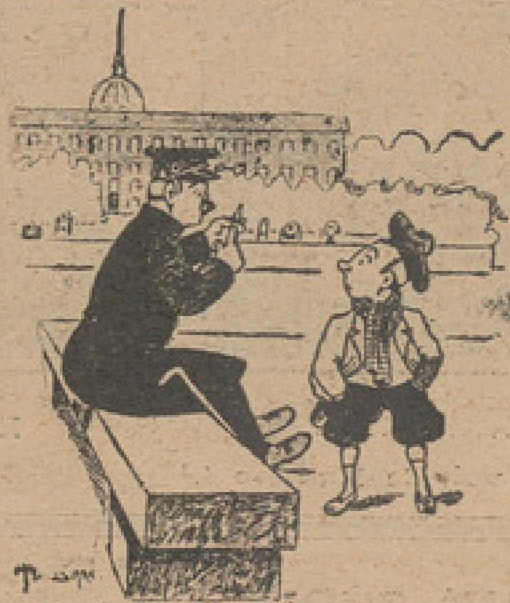
— Ne voyez-vous pas, idiot, que c'est le roi ?

J'en suis bien fâché, dit le policeman, mais vous ne me promettez pas de réduire votre allure, je vais vous dresser un procès verbal.

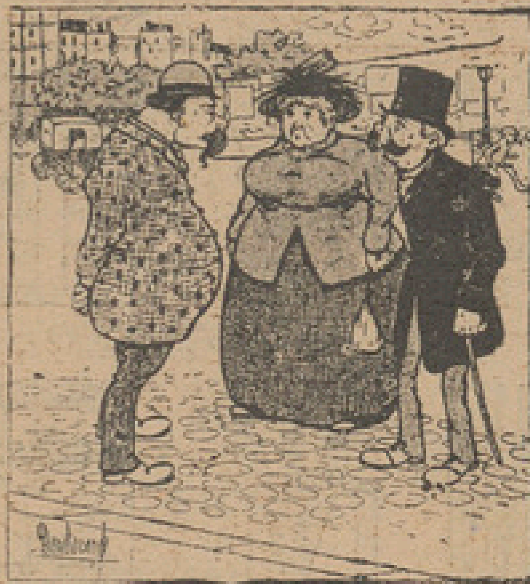
Et il l'aurait fait comme il l'avait dit.



— Mon capitaine, on n'a pas pu trouver un seul ceinturon pour ce gros réserviste.
— Eh bien! essayez-lui en deux petits



— Il a rien de la chance c't'invalide-là, il peut fourrer ses doigts dans son nez sans que personne lui dise rien.



— Et votre femme est forte aussi ?
— Je vous crois... Voilà quinze ans qu'elle me porte sur les nerfs.



Il me semble, mon ami, que vous vous payez ma tête!
— Eh! mon capitaine, avec un sou par tour!

ANECDOTES

Dans les noix de coco.

On croit généralement qu'il n'existe de perles fines et vraies que celles produites par certains mollusques dits margaritifères, et surtout par l'huitre perlière.



Or, un journal scintifique américain affirme que l'on vient de découvrir des perles végétales, dont un spécimen de la grosseur d'un pois a été exposé à Boston. Ces perles végétales proviennent de la presqu'île de Malacca, où elles sont très rares et se paient un prix très élevé !

On les trouve à l'intérieur des noix de coco et elles sont sphériques et d'un blanc bleuâtre.

Haricot et melon.

A la fête de Montmartre, deux jeunes élégants étriqués, jaunes, chancelants, laids à faire pleurer un rhinocéros, mais ajustés à la mode d'après demain, s'approchant avec des airs sceptiques, d'une baraque d'assez piètre apparence.



— Que vend-on ici? dit l'un d'eux en suçant sa canne, et d'un ton qu'il croit très élégant.

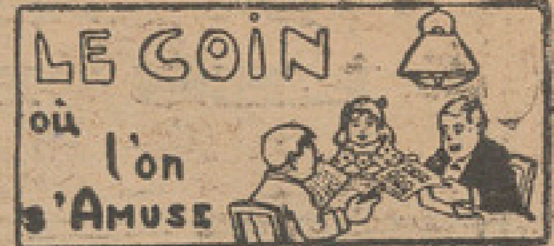
— De l'esprit pour les imbéciles, répond sans se fâcher le pitre de parade, l'Haricot.

« En voulez-vous, mon amour ?

A ces mots, l'autre snob daigne approuver :

— Bien répondu, Paillasse! susurre-t-il du bout des lèvres, et il fixe à son œil gauche un monocle monumental.

— Et dire, reprend l'Haricot, en désignant au public son complimenteur, qu'il faut un si gros verre pour un si petit melon !



SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS
DU NUMÉRO 1

ENIGME. — Bouillon.
CHARADE. — Papaver (*pavot*).
CASSE-TÊTE. — Zulina, Abraham.
LOGOGRIPHE. — Oie, oise, oisif, oiseau.
MOTS CACHÉS. — Dumas (*dû ma*); Carnot (*car nos*) ; Hugo (*eut go*).
UN PEU D'HISTOIRE — Turenne.
MOTS CARRÉS.

M A R I A
A L I S E
R I V E R
I S E R E
A E R E R

1er CALEMBOUR. — Mettez-le auprès d'une tasse de lait *il la boira*.
2e CALEMBOUR. — Parce qu'elles font sans pitié crever le riz.
RÉBUS : La raison du plus fort est toujours la meilleure. ŒDIPE.

Enigme.

Sans pitié, vous avez beau me couper
Moi, je repousse pour vous ennuyer.
Avec du gris je deviens respectable
Avec du bleu je suis épouvantable.
De très braves gens je suis la patronne
Et même beaucoup portée par la bretonne.

Charade.

Mon premier est aimé des enfants
Mon second est aimé des oiseaux
Mon troisième n'est pas grand
Mon tout affecte un certain genre.

Casse-tête.

Dans ces lettres trouvez deux prénoms.
a a c d e e h h i i n p r r z

Mots cachés.

Dans chacune de ces phrases découvrez une ville.

— Si tu ne viens pas par ici Toto, tu vas avoir une fessée !
— Fuyons, ma pauvre Eulalie, on nous a vus, j'en suis sûr.
— Mettre les doigts dans son nez est une chose très inconvenante.

Mots carrés.

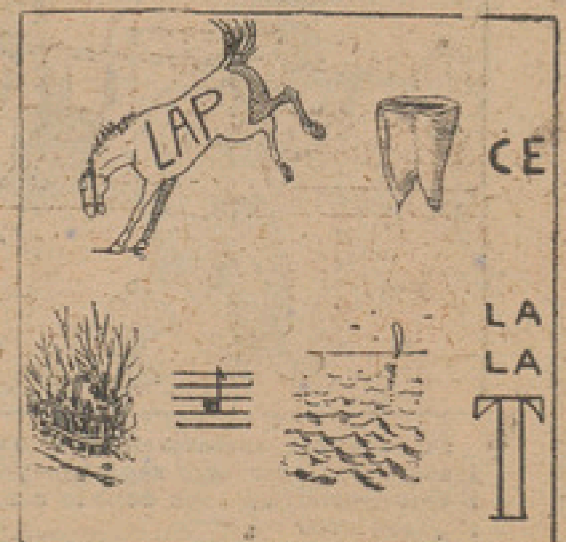
1. Une capitale
2. Découvert par J. B. Dumas en 1836
3. Ville d'Angleterre sur l'Ure.
4. Est adorée.
5. Ville dans les Basses-Alpes.

Calembours.

A quelle fontaine de Paris trouve-t-on de l'eau d'une qualité supérieure ?
Y a-t-il meilleur que les gros pruneaux d'Agen ?

(Solutions dans le prochain numéro.)

RÉBUS



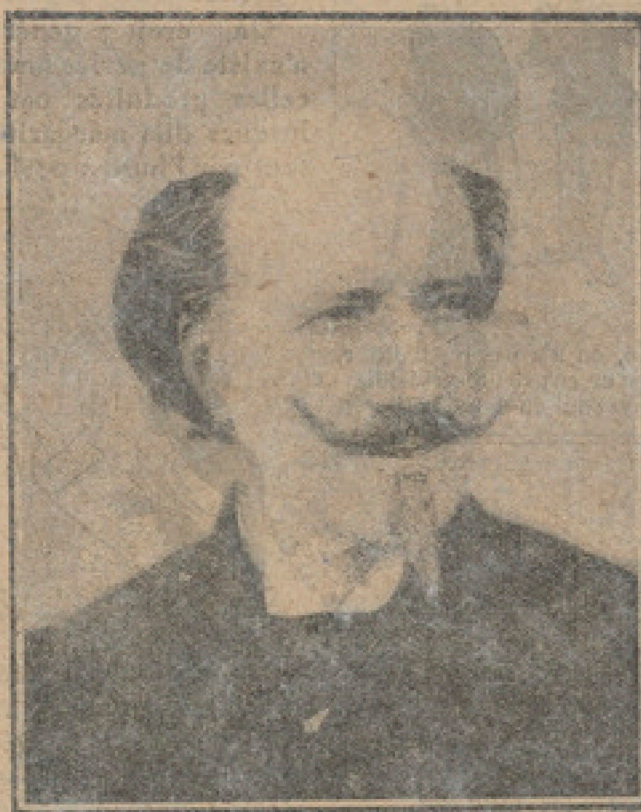
(Solution dans le prochain numéro.)

PREMIER GRAND CONCOURS EN DIX SÉRIES

LES RECONNAISSEZ-VOUS ?...

2e SÉRIE







N° 4..............................

N° 5..............................

N° 6..............................

Pour les conditions, voir le Numéro 1.

DEUXIÈME GRAND CONCOURS EN DIX SÉRIES (Concours pour les Jeunes.)

TEXTE EN MONOGRAMME

2e SÉRIE



Pour les conditions voir le Numéro 1.

BON A DÉTACHER N° 2
Les reconnaissez-vous ?...

BON A DETACHER N° 2
Texte en monogrammes.

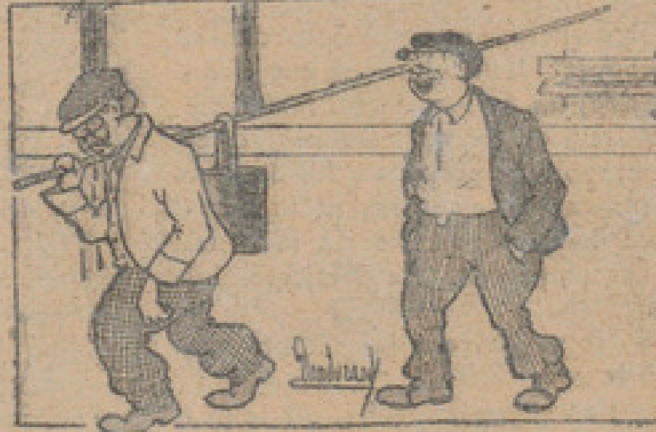
SIMPLE MAIS PRATIQUE



Ripaton est assurément un type roublard. L'autre jour, avec un de ses compagnons de travail, il transportait un seau dont le contenu était, ma foi, très lourd.



Comme il marchait le dernier, une idée lui vint et, levant méthodiquement la barre à laquelle était suspendu le seau, il obligea celui-ci, en raison de la pente accentuée, à glisser vers le premier porteur.



Et bientôt l'ayant mathématiquement équilibré, il peut désormais continuer sa course avec désinvolture, tandis que son compagnon, suant, soufflant, maugrée contre la longueur de la course et le poids du seau.

UN SOU PAR JOUR — 10 MOIS DE CRÉDIT

Une superbe Montre
REMONTOIR

Oxydé vieil argent, double cuvette, cadran fondant riche, mouvement garanti, ornementée de motifs extrêmement artistiques, boîtier à charnières.



Montre dame, 10 rubis.

Cette montre, du prix de **22 fr. 50**, est adressée immédiatement et franco contre l'envoi d'un premier versement de

7 FR. 50

Les **15 francs** restants sont perçus à raison de **1 fr. 50** par mois.

Bien spécifier si l'on désire une montre de dame ou une **montre d'homme.**

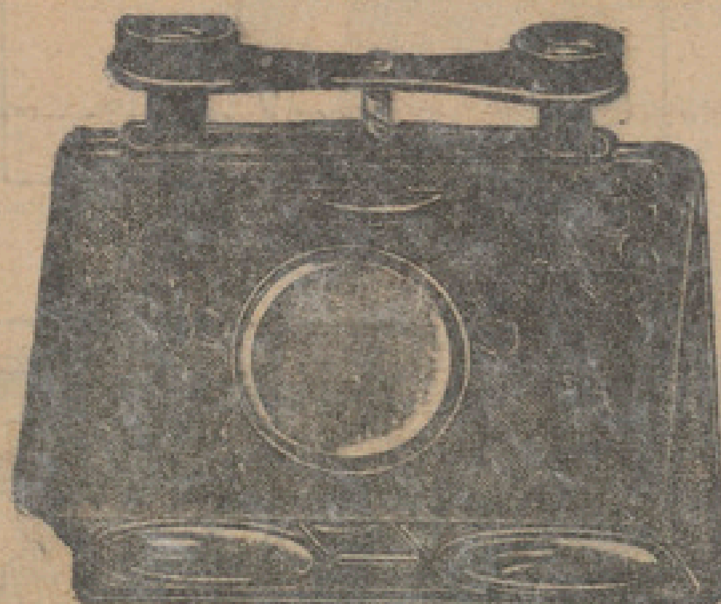
Écrire clairement les nom, prénoms, profession et adresse.



Montre homme.

Adresser lettres et mandats à M. OFFENSTADT, Directeur, 3. Rue de Rocroy, PARIS (X^e).

POUR LE PRIX DÉRISOIRE DE 4 FRANCS, FRANCO



UNE JUMELLE-PORTEFEUILLE

La plus pratique de toutes, ne tenant aucune place dans la poche. A l'aide d'une pression, la boîte s'ouvre et laisse apparaître les grandes lentilles qui prennent d'elles-mêmes la position utile. On règle cette jumelle à sa vue comme on fait pour les jumelles les plus chères. C'est la première fois qu'on met en vente un article aussi pratique et utile à un prix aussi modique.

Adresser la commande accompagnée de son montant à

M. OFFENSTADT, Directeur,
3, RUE DE ROCROY, PARIS (X^e)

BROCHES ET BAGUES







Nº 366. — **BROCHE** dorée et oxydée, gravure japonaise.
Prix franco........ 1.25

Nº 371. — **BROCHE** or doublé, finement travaillée.
Prix franco........ 3. »

Nº 376. — **BROCHE** titre supérieur, un branchage.
Prix franco........ 5.50













Nº 311. Chaînette, argent, 1 turquoises *Franco.* 2.50
Nº 317. Or sur argent, 1 perle, 8 roses... — 3.25
Nº 307. Marquise, titre supér., 4 pierres. — 5.25
Nº 324. Or sur argent, 1 émeraude et roses. *Franco.* 7. »
Nº 333. Titre supérieur, tête de lion, mat. — 9.50
Nº 334. Titre supér., 2 serpents 2 rubis. — 10. »

AVIS. — Indiquer la dimension du doigt par un anneau de fil ou de métal. Moyennant **1** franc d'augmentation ces bijoux sont livrés en écrin.

Adresser les commandes accompagnées du montant à M. OFFENSTADT, Directeur, 3, rue de Rocroy, PARIS (X^e).

A CRÉDIT

Nous offrons ici à tous nos lecteurs le moyen de s'exercer et de se distraire sans jamais se lasser, et ce à des **conditions exceptionnellement avantageuses.**

Pour un prix dérisoire et par dessus le marché à crédit, nous expédions :

1º **UNE CARABINE à air comprimé**, de fabrication parfaite et fournissant un tir d'une précision absolue ; elle se charge à volonté à balle ou à flèche ; on l'emploiera avec le même succès comme carabine de salon et en plein air, pour chasser le petit gibier.

Elle mesure **80 centimètres** de haut ;

2º **UNE BOITE contenant 1,000 balles ;**

3º **UNE POCHETTE contenant 12 flèches ;**

4º **100 CARTONS-CIBLES ;**

5º **UN MODE D'EMPLOI ;**

6º **UNE CAISSE bois pour** l'emballage du tout.

Prix franco :

17 fr. 50

CONDITIONS DE PAIEMENT

Nous envoyer avec la commande, la somme de **7 fr. 50** en mandat ou bon de poste.

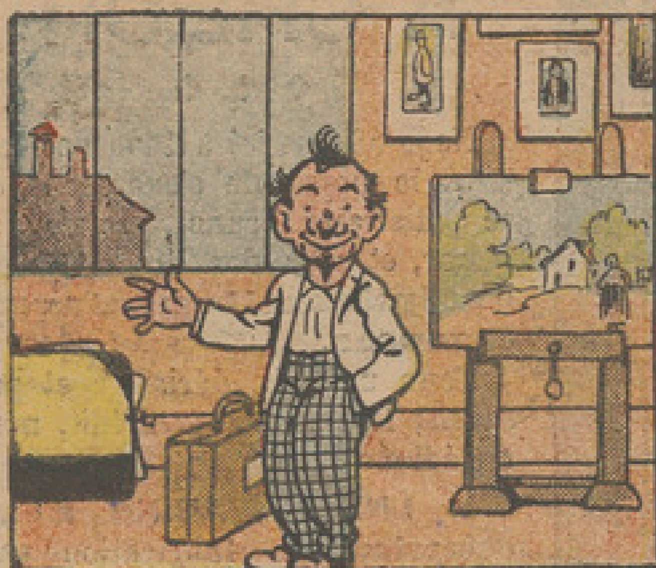
Nous écrire en prenant l'engagement de nous payer tous les mois la somme de **1 franc.**

En signant, indiquer clairement le nom, les prénoms, la profession, l'adresse, le départ^t.

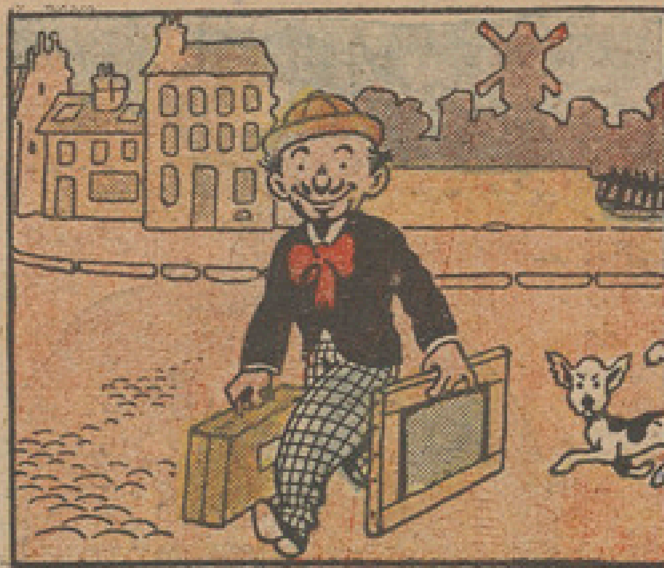
A CRÉDIT
Une carabine
1,000 balles
12 flèches
100 cartons-cibles
Pour 17 fr. 50

Adresser les Commandes à
M. OFFENSTADT
Directeur,
3, rue de Rocroy
PARIS (X^e)

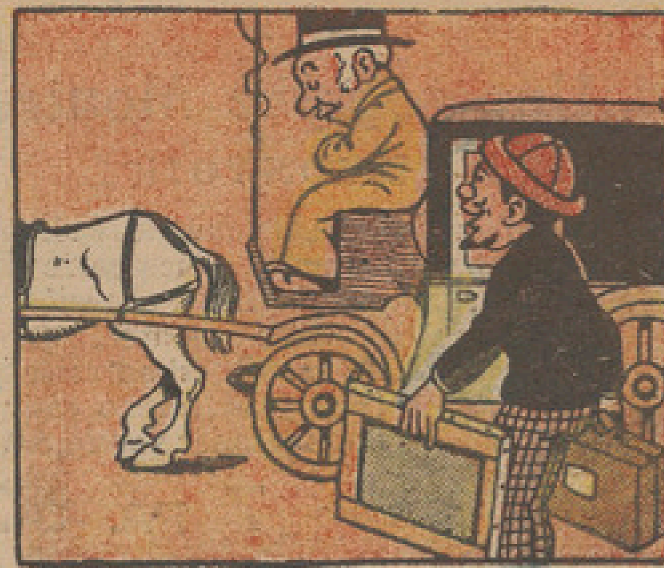
UN COCHER HARGNEUX QUI N'AIME PAS LES PEINTRES



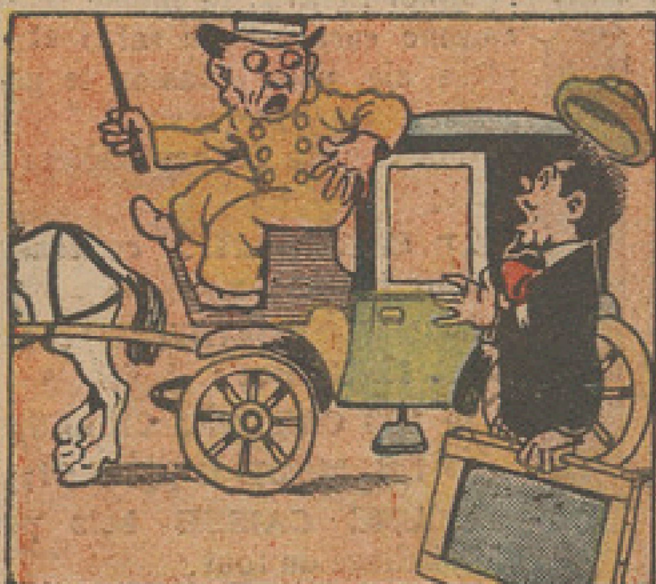
John d'Ocre vient de terminer un tableau destiné à un riche amateur. Aussi va-t-il s'empresser d'aller en faire la livraison.



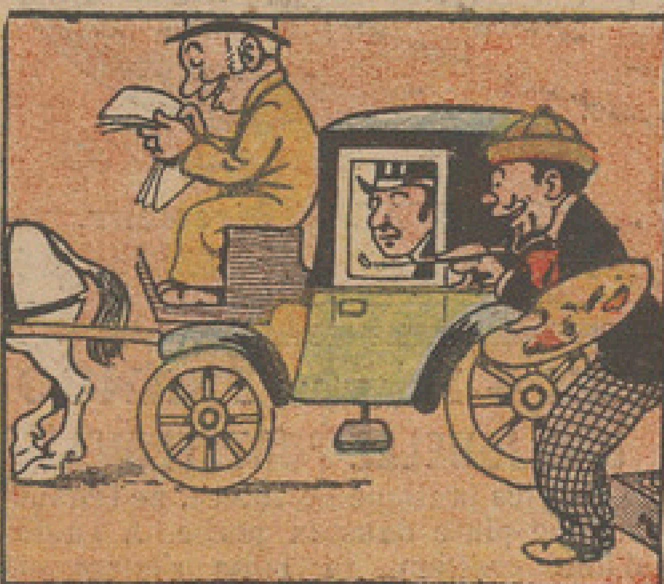
Lesté de quelques piécettes blanches et content de lui, va-t-il aussi, tels les gens chics, s'offrir un sapin.



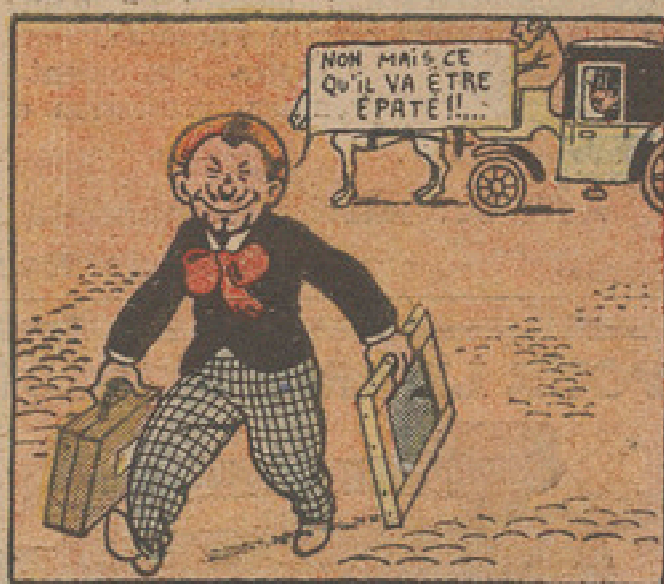
Il avise près d'une station un bon père à la trogne enluminée qui ronfle sur son siège... Après l'avoir éveilllé, il lui glisse une adresse d'une voix de stentor : « Cocher, avenue du Bois-de-Boulogne ! »



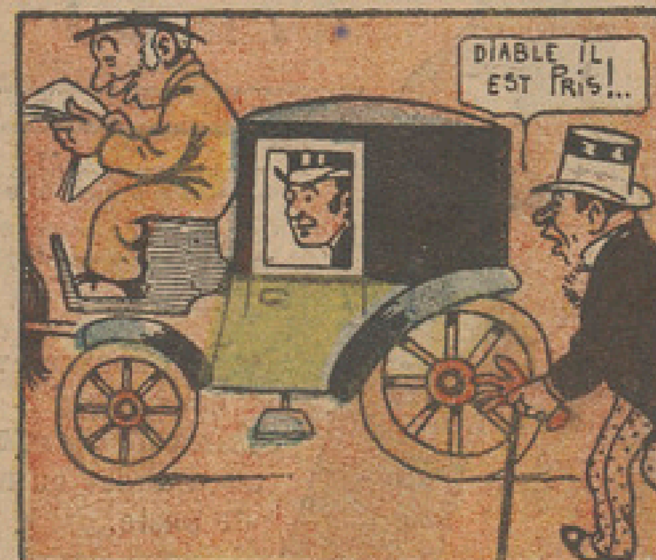
Ah ! mes entants, quelle tuile ! Justement ce chevalier du fouet ne peut sentir les peintres ! Après l'avoir accablé de sottises, il refuse de le conduire.



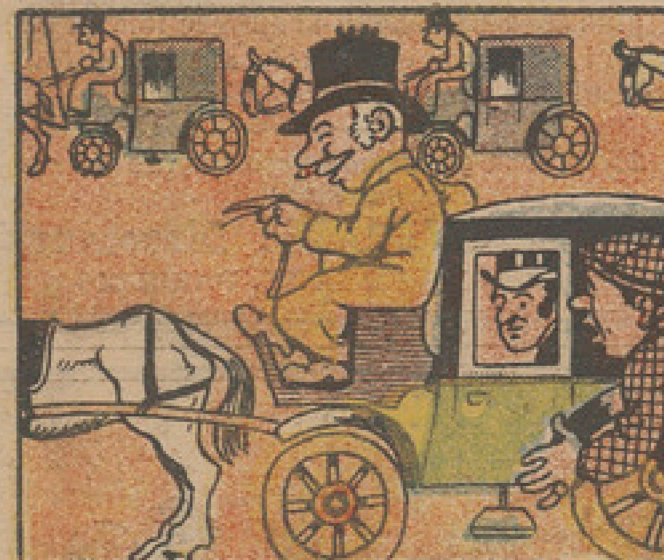
Puis, sans plus s'occuper de John d'Ocre qui de colin-tampon, il se met à lire l'*Epatant*. Pendant ce temps, notre artiste peint sur la vitre une tête artistement imitée...



...puis il s'enfuit se cacher pour voir ce qui allait advenir...



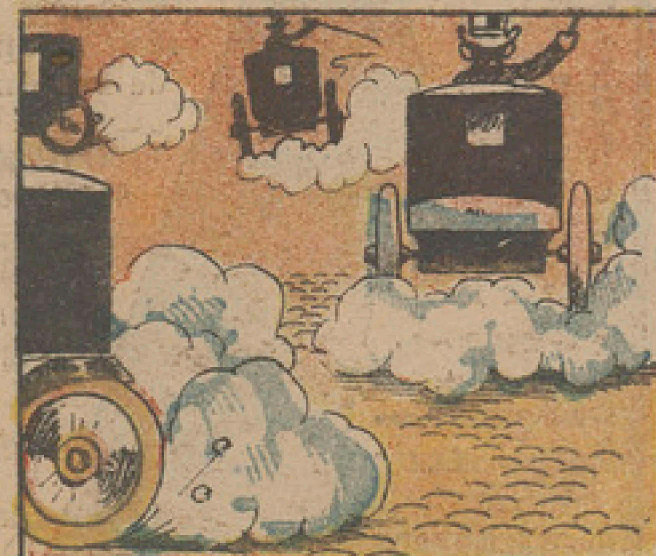
Moins de deux minutes plus tard, un brave homme voulant prendre une voiture se figure qu'elle est prise...



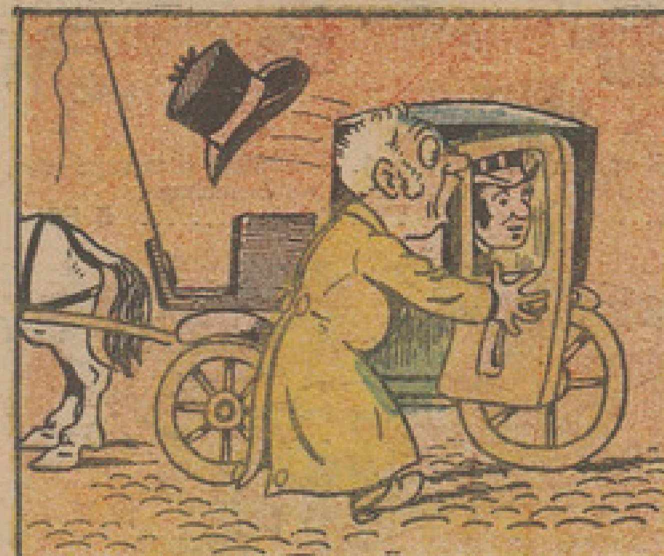
Immédiatement une 2e, une 3e personne, puis encore une 4e disposées à se faire conduire crurent également qu'un voyageur l'occupait.



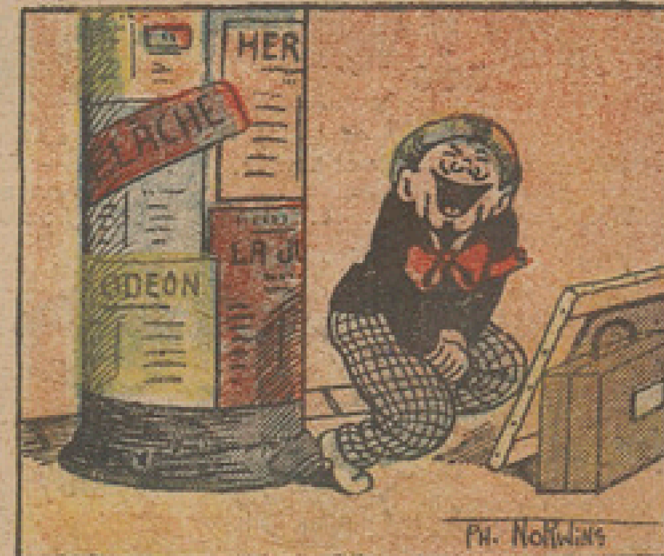
Ces quatre personnes avisant la station plus loin appelèrent chacun une voiture au grand étonnement de notre cocher.



Puis les quatre sapins déguerpirent chacun de leur côté au milieu d'un nuage de poussière. Vous devinez la fureur du cocher laissé ainsi en plan. Voulant se rendre compte si rien ne clochait dans son véhicule...



..il descend de son siège et pousse un cri de joie en apercevant un voyageur dans la voiture ; il ouvre la portière pour lui demander où le conduire. Voyant qu'il n'y avait personne, il faillit tomber à la renverse



Assistant au loin à cette scène, vous jugez si notre talentueux farceur s'en paya une tranche de rigolade.

Sceaux. — Imprimerie Charaire.

Le gérant : MAURICE OFFENSTADT.